

BULLETIN SALESIEN



ŒUVRES DE DON BOSCO (COTAIENCE 32-TURIN-
(ITALIA))



Parmi les choses divines,
la plus divine est de Co-
opérer avec Dieu au salut des
âmes.

(S. DENIS)

Je vous recommande l'en-
fance et la jeunesse, donnez-
leur une éducation chrétienne,
mettez-les sous les yeux
des livres qui enseignent à
fuir le vice et à pratiquer la
vertu.

(Pie IX)

Redoublez de force et de
talents pour retirer l'enfance
et la jeunesse des embûches
de la corruption et de l'in-
credulité, et préparer ainsi
une génération nouvelle.

(Léon XIII)

XXV^e ANNÉE — N^o 291 — SEPTEMBRE 1903.

SOMMAIRE: Pie X — Le nouveau Pape — Mater Boni Consilii, Marie, mère du Bon Conseil — Don Bosco et l'éducation (4^e partie, III). — Le représentant du successeur de Don Bosco en Amérique — Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Matto Grosso, Colombie, Patagonie* — Chronique salesienne: Rome: *Funérailles solennelles de Léon XIII*. Turin: *Fête de notre vénéré Supérieur Général D. Rua; Service funèbre pour Sa Sainteté Léon XIII*. Lombriasco: *Fête du Sacré-Cœur*. Goritz: *Bénédiction de la première pierre*. Florence. Nazareth — Bibliographie — Coopérateurs défunts.

PIE X

Bien chers Coopérateurs et Coopératrices,

Dans l'après-midi du quatre août, une grande nouvelle se répandait comme une trainée de poudre à travers l'Europe et le monde.

Un successeur était donné au regretté Léon XIII.

Le Cardinal Joseph Sarto, hier encore patriarche de Venise, porte désormais le nom de Pie X et sera jusqu'à sa mort le Pasteur des Pasteurs, le guide infailible de l'univers, en un mot, le Vicaire de Jésus-Christ.

Nous nous prosternons à ses pieds avec la plus entière soumission, heureux de nous souvenir qu'il fut toujours un zélé Coopérateur de l'Œuvre de D. Bosco.

Que Pie X daigne agréer l'humble hommage de notre attachement à jamais indéfectible.

Qu'il sache que nous ressentons pour lui le plus sincère amour filial, depuis qu'il est devenu le père de nos âmes. Tels nous avons été pour notre bien-aimé et regretté Léon XIII, tels nous serons pour Pie X.

Nous faisons des vœux pour que le pontificat de Pie X soit long et heureux.

AD MULTOS ANNOS

Le nouveau Pape

Le cardinal Joseph Sarto, élu pape le 4 août 1903, est né à Riese, diocèse de Trévise, à 30 kilomètres de Venise, le 2 juin 1835.

Il a donc 68 ans; c'est l'âge qu'avait Léon XIII à son élévation au souverain pontificat.

Après avoir commencé ses études dans son pays natal, au collège de Castelfranco, il vint au Séminaire de Padoue où il prit l'habit ecclésiastique et fit de brillantes études de théologie. Il fut ordonné prêtre dans la cathédrale de Castelfranco. Bien que jeune encore, il fut nommé de suite curé de Tombolo, et, en 1867, curé de Salzano. Peu après, l'Evêque de Trévise le nomma chanoine de sa cathédrale, puis primat du chapitre, chancelier de l'évêché, et vicaire général. En 1884, le 10 novembre il fut préconisé évêque de Mantoue.

Ce que Mgr Sarto fut sur ce siège, on le vit bien lors du mémorable Congrès Catholique tenu dans cette ville.

C'est Mgr. Sarto qui, par son énergie et son zèle, rétablit l'ordre dans ce diocèse, en s'occupant avec ardeur de la rénovation de l'esprit sacerdotal et du relèvement des études parmi le clergé.

Aussi ne fut-on pas surpris de le voir, en 1893, le 15 juin, promu à l'important siège patriarcal de Venise.

Cette nomination n'alla pas sans obstacles; le gouvernement royal, inspiré par M. Crispi, réclamait le droit de nomination du patriarche de Venise. Il basait ses prétentions sur sa qualité d'héritier des droits de la République de Venise.

Léon XIII laissa passer l'orage; Mgr Sarto, encore que le gouvernement lui refusât l'*exequatur* et la jouissance des revenus de son Église, s'installa dans sa ville épiscopale, et peu après, le conflit eut une issue favorable.

Dans le consistoire précédent du 12 juin 1893 il avait été créé et publié cardinal du titre de Saint-Bernard aux Thermes.

A Rome, il faisait partie de la Congrégation des Evêques et Réguliers, de la Congrégation des Rites, de la Congrégation des Indulgences et Reliques, et de la Congrégation des Études.

Le nouveau Pape est de moyenne taille, d'allure simple et digne, retenant et attirant l'attention, autant par ses manières que par la sympathie qui s'échappe de toute sa personne. Les yeux sont d'un bleu clair, pleins de bonté, mais d'une bonté qui entend rester ferme et énergique.

De grands cheveux blancs sont relevés au-dessus du front, qui est très large, et indique l'énergie et la droiture.

La coupe ovale de la figure, la physionomie reposée et sérieuse, à la fois bonne, douce et forte, rappelle celle de Pie IX.

La caractéristique du cardinal Sarto a toujours été la piété, et tout le monde s'accorde à reconnaître que deux qualités éminentes marquent le successeur de Léon XIII d'un trait distinctif : une exquise bonté et une rare sagesse.

Le patriarche de Venise a toujours eu le souci de se rapprocher des humbles, des pauvres, et en même temps la pensée des choses spirituelles et des âmes. Lui-même commentait les livres saints du haut de la chaire de Saint-Marc.

Cardinal-archevêque de Venise depuis dix ans, il était très aimé de son peuple, qui le considérait comme un saint et aimait à recevoir la bénédiction de ce pasteur bienveillant et bienfaisant. On cite cette parole d'un Vénitien fort grincheux : « Je n'aime pas les curés, mais ce patriarche, je me jetterais au feu pour lui. » Se préoccupant surtout des intérêts spirituels du troupeau confié à ses soins, et tout entier à l'administration de son beau diocèse qu'il quittait rarement, il était peu connu au dehors. C'est pourquoi, quoique son nom fût inscrit parmi les *papables*, il était certainement l'un de ceux auxquels on pensait le moins.

Le cardinal Sarto voulut rester confiné dans ses travaux apostoliques, uniquement préoccupé de son clergé, de ses séminaristes et des cérémonies du culte.

Il ne brigua aucun emploi en vue dans la diplomatie ou ailleurs, et ne fut par conséquent jamais nonce ou internonce.

Il n'est donc intervenu dans aucune question étrangère, et néanmoins on a eu des preuves de la dignité de ses décisions et de sa conduite dans les cas les plus difficiles.

Nous nous trompions tout à l'heure en disant que personne n'avait pensé à ce prélat. Nous savons en effet que Léon XIII, à cause de ses éminentes qualités, le croyait destiné à la Tiare, et lui avait dit dans un récent et dernier entretien. « Vous nous succéderez bientôt peut-être ! » Devant la surprise et l'humble protestation du prélat, le Pape avait ajouté : « Nous savons, mon fils, que vous pourriez rendre de grands services à l'Église, car vous possédez des qualités qui vous rendraient précieux pour elle. »

C'est ainsi que le nouveau Pape nous est donné en quelque sorte de la main même de Léon XIII, et c'est un motif, ajouté à beaucoup d'autres, qui nous le rend plus sympathique, et nous fait concevoir pour le bien de l'Église, pour la continuation de la grande œuvre du Pontife défunt, les meilleures espérances.

Dès que la nouvelle de l'élection de Pie X fut répandue à Venise, les palais et les églises prirent tous un air de fête. La foule se porta en masse vers la place Saint-Marc où l'on s'arrachait les éditions spéciales des journaux.

Les fidèles s'empressèrent dans la Basilique où fut chanté un *Te Deum*. Les gondoliers parèrent de fleurs leurs gondoles, et les cloches des campaniles jetèrent jusqu'au soir l'écho de leurs carillons joyeux.

Les armoiries du nouveau Pape ont été adoptées par lui quand il fut nommé patriarche de Venise. Le prélat voulut que son blason rappelât la grande cité maritime dont il devenait le premier pasteur.

Les armes du cardinal Sarto portaient en chef : le lion de Saint-Marc tenant

l'Évangile sur fond d'or. Dans le bas : une ancre surmontée d'une étoile sur fond de gueules, appuyée sur une mer d'azur.

La famille du Pape.

Pie X est d'une origine plébéienne, et à la suite des règnes de Pie IX et de Léon XIII, tous deux appartenant à la haute aristocratie d'Italie, ceci coupe court aux assertions de ceux qui prétendent que les honneurs vont toujours aux riches et aux puissants. D'ailleurs cet exemple n'est pas le premier. Sixte Quint avait été simple berger.

Le père de Pie X était huissier municipal, sa mère est morte en 1893. Il a un frère, receveur à l'administration des postes, et six sœurs dont deux, Marie et Rose, habitaient avec lui au palais du Patriarcat de Venise. La troisième est mariée au sacristain de Salzano où l'abbé Sarto fut curé jusqu'à l'âge de 40 ans. La quatrième est aussi mariée à Salzano, la cinquième à un aubergiste de Riese, la sixième, également mariée, habite à Riese, la maison paternelle.

Le nom de Pie X.

Aujourd'hui plus que jamais le monde a besoin que la loi divine lui soit rappelée et qu'elle soit appliquée avec fermeté. C'est à Pie X, le feu ardent, *ignis ardens*, prédit par Saint Malachie, qu'échoit cette mission sublime de triompher de la Révolution, d'abattre les sectes infernales et de faire fleurir sur notre monde de misère la paix et la religion sous la Croix sacrée de Jésus Christ. Soyons certains qu'il n'y faillira pas.

Le nom que Sa Sainteté a choisi du reste est une indication, j'ose dire une orientation bien marquée vers cette lutte suprême du bien contre le mal. On n'ignore pas en effet que saint Pie V obtint de la Sainte Vierge, par ses prières, la victoire de Lépante et sauva l'Europe des Musulmans; que Pie VII, captif à Savone depuis cinq ans, dut sa délivrance à la Mère de Miséricorde; qu'enfin Pie IX fut par excellence le Pape de l'Immaculée. Comme c'est Marie seule qui doit vaincre toutes les hérésies dans l'univers, que le nom de Pie lui semble chez les Papes plus particulièrement consacré, il paraît providentiel qu'un nouveau Pie vienne présider aux grandes solennités du cinquantenaire de l'Immaculée Conception, et travailler au triomphe de la Vierge qui, au dire du bienheureux de Montfort, doit précéder le triomphe de Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, que le Seigneur le conserve. *Dominus conservet eum et vivificet eum.*

Vive l'Eglise ! Vive le Pape ! Vive Pie X !

Première et précieuse faveur de S. S. Pie X aux Salésiens et à leurs Coopérateurs.

A la première page de ce numéro, nous écrivions que Pie X fut toujours un zélé Coopérateur de l'Œuvre de Don Bosco. Tout récemment, alors qu'il était encore cardinal-patriarche de Venise, il se faisait une joie d'assister aux séances du 3^{ème} Congrès international des Coopérateurs salésiens. Des raisons majeures l'empêchèrent de réaliser son vif désir, mais il tint à s'y faire représenter.

Il n'y a que quelques jours qu'il est monté sur la Chaire de Saint-Pierre, et il a voulu aussitôt donner aux Salésiens une marque de sa paternelle affection en leur envoyant cet autographe inestimable qui réjouira tous les cœurs des amis de Don Bosco et que nous nous empressons de mettre sous leurs yeux, en le faisant suivre de la traduction française.

*Ai Dilettissimi figli di Don Bosco e a tutti
i zelanti cooperatori Salesiani invghiamo
con particolare affetto l'Apostolica Benedizione
Vaticano 16 Agosto 1903
Pie PP. X*

Aux très chers Fils de Don Bosco et à tous les zèles Coopérateurs salésiens nous accordons avec une particulière bienveillance la Bénédiction Apostolique.

Au Vatican, le 16 août 1903.

Pie PP. X.

Réjouissons-nous donc, bien chers Coopérateurs et Coopératrices; soyons saintement fiers de cette preuve d'affection que le Très-Saint Père donne à notre Pieuse Société salésienne et sachons lui en être reconnaissants en nous montrant de plus en plus ses enfants dévoués.

Renouvelons envers lui notre engagement de ne pas laisser passer un seul jour sans adresser à Dieu de ferventes prières pour la conservation et le bonheur de Pie X. Qu'après Notre-Seigneur et Marie Auxiliatrice le Souverain-Pontife soit toujours l'objet de notre amour le plus ardent et le plus généreux.



MATER BONI CONSILII

Marie mère de Bon Conseil

TOUT récemment le Pape du Ro-
saire, comme on se plaisait à le
nommer, proposait aux Catholiques
du monde entier d'augmenter en-
core leurs sentiments de dévotion et de
piété envers la T. S. Vierge en l'invoquant
dans les Litanies sous un nouveau vocable :
Mater Boni Consilii, Mère de Bon Conseil.
A ce propos il n'est pas sans intérêt de
rappeler que depuis des siècles déjà l'É-
glise célèbre au 26 Avril de chaque an-
née la fête de Notre Dame du Bon Conseil.

Sous le pontificat de Paul II qui mou-
rut l'an 1476, une image de la T. S.
Vierge apparut miraculeusement sur la
muraille de l'église du monastère des
Pères Ermites de saint Augustin, à Ge-
neste, dans le diocèse de Palestrina, en
Italie. Trois siècles après, le pape Pie VI,
s'appuyant sur les témoignages écrits
qu'avaient laissés ses prédécesseurs, et
sur d'autres monuments authentiques qui
constataient cet événement miraculeux,
déclara véritable l'apparition surnaturelle,
et autorisa les religieux Augustins à cé-
lébrer l'anniversaire de ce prodige avec
un office propre, d'abord dans leur mo-
nastère de Geneste, ensuite dans toutes
les églises de leur ordre. Sa fête fut
même adoptée par l'Église romaine qui,
comme je l'ai déjà dit, la célèbre le 26
Avril.

Il est probable que l'illustre Pontife,
tout en voulant perpétuer le souvenir de
cette apparition miraculeuse de l'image
de la Mère de Dieu, se proposait aussi
de combattre l'erreur des protestants et
celle de certains prétendus catholiques
qui, au conciliabule de Pistoie, avaient
cherché à discréditer le culte des saintes

images. D'ailleurs la sainte Église a tou-
jours professé une grande vénération en-
vers les reliques et les images des Saints,
et plus particulièrement encore envers
celles de la T. S. Vierge. Elle a choisi
ce même jour pour honorer Marie sous
le titre de Mère de bon Conseil, comme
un témoignage éclatant de sa dévotion
aux images de la Reine du ciel, et de
sa reconnaissance pour les grâces innom-
brables qu'elle reconnaît avoir reçues en
retour des honneurs rendus à ses images.

Mais pourquoi faire coïncider cette
fête avec l'anniversaire d'une pareille
apparition? Il semble que la pensée de
ce rapprochement a dû être inspirée par
les rapports étroits qu'il y a entre les
effets salutaires que produisent sur ses
serviteurs, la vue de l'image de Marie
et ses bons conseils. Une sainte image
est, pour celui qui la contemple, une ex-
hortation à la vertu aussi efficace que
toutes les paroles qu'il pourrait entendre.
Le Saint-Esprit ne nous recommande-t-il
pas, pour nous exciter à la perfection,
d'avoir toujours devant les yeux la pen-
sée de Dieu et de marcher en sa sainte
présence? « Marchez en ma présence, et
vous serez parfait. » Après cette recom-
mandation nous n'avons pas de moyen
plus sûr, pour nous arrêter dans la voie
du vice, nous maintenir et nous faire
avancer dans le chemin du bien et de la
sainteté, que le souvenir de la Mère de
Dieu et des vertus dont elle nous a
donné l'exemple. Or n'est-il pas vrai que
chaque fois que nos regards rencontrent
les traits chéris de cette Vierge admi-
rable, une voix secrète semble nous dire
au fond du cœur: « Vois combien cette

Mère est digne de notre amour et de nos respects, comme elle est pure, comme elle est humble, comme elle est glorieuse et puissante ! Il faut toujours l'aimer et l'honorer ; il faut souvent l'invoquer, et marcher continuellement sur ses traces. Voilà le rapport que j'aperçois entre l'image de Marie et son bon conseil. En célébrant la fête qui a pour objet d'honorer l'un et l'autre, rappelons-nous que, du haut du ciel, Marie console les affligés, affermit les chancelants, relève ceux qui tombent, ramène les égarés, éclaire ceux qui sont dans les ténèbres, conseille ceux qui sont dans le doute, fixe ceux qui flottent dans l'incertitude, enfin elle dirige tout, en toutes choses, par la prudence et la sagesse de ses conseils.

L'homme sage apprécie et recherche les bons conseils d'un ami sincère et éclairé ; il ne s'engage jamais dans une affaire importante qu'après avoir consulté un plus sage que lui ; dans toutes les difficultés de la vie, il a recours aux lumières et à la sagesse de ceux qui peuvent le guider sûrement et assurer une bonne issue à son entreprise. S'il en est ainsi des intérêts de la terre, que dire de l'affaire capitale du salut ? Et si c'est auprès des sages qu'il faut aller prendre conseil, qui mieux que la Vierge très prudente mérite confiance et est capable de donner de bons conseils ? Dieu lui a communiqué une plénitude de lumière et de sagesse qui surpasse la lumière et la sagesse non seulement de tous les hommes, mais encore de tous les Anges. C'est pourquoi elle mérite le titre de Notre Dame de Bon Conseil. L'Eglise applique à cette divine Mère ces paroles de la Sainte-Ecriture : « Je suis la sagesse, et le conseil est ma demeure.... A moi appartiennent les conseils et l'équité, la prudence et la force. Les rois règnent par moi ; par moi les législateurs ordonnent ce qui est juste, les princes commandent, et les puissants rendent la justice. »

Disons encore, d'après les saints Pères,

que, le jour de la Pentecôte, Marie reçut la plénitude de tous les dons du Saint-Esprit, qui ne furent accordés aux Apôtres qu'avec mesure quoique abondamment : elle est donc remplie et surremplie des dons de science, d'intelligence, de conseil ; elle les a reçus pour elle et pour nous : Dieu lui en communique une si grande abondance pour qu'elle nous donne de son superflu, et qu'elle soit la Mère de Bon Conseil.

Telle fut de tout temps la persuasion de l'Eglise, qui n'entreprit jamais rien que sous la conduite de Marie ; elle invoqua toujours son aide et ses lumières dans toutes les difficultés que lui créèrent la malice de l'enfer et la méchanceté des hommes : c'est à la prudence et à la sagesse de cette divine conseillère que saint Pierre et tous ses successeurs, jusqu'à Léon XIII, se confièrent pour déjouer les ruses et les pièges que l'esprit de mensonge n'a cessé, dans la suite des siècles, d'inventer pour ruiner le divin bercail, et arracher les âmes à Jésus-Christ ; par elle, l'Eglise est sortie victorieuse de tous les combats ; et quelles que soient la multitude, la force et la malice de ses ennemis, sous la conduite de Marie, elle triomphera jusqu'à la fin des temps.

Ce que cette divine conseillère est pour l'Eglise, en général, elle l'est pour chaque fidèle, en particulier. Quel est le chrétien qui, ayant demandé le conseil de cette bonne Mère, s'est jamais égaré ? A combien de dangers ne nous a-t-elle pas arrachés ; combien de doutes n'a-t-elle pas éclairés ; que de sages déterminations ne nous a-t-elle pas inspirées ; combien de fois n'a-t-elle pas dissipé les suggestions diaboliques par lesquelles l'antique serpent menaçait de nous perdre ! Rappelez vos souvenirs : n'est-il pas vrai que ce sont les sages conseils de Marie qui vous ont dirigé dans le choix de votre vocation, dans les moyens qu'il fallut prendre pour écarter les obstacles et en assurer les succès ? C'est encore à la faveur de la lumière de cette brillante étoile que

nous pouvons éviter les dangers, échapper aux tempêtes de la mer orageuse du monde, et arriver heureusement au port du salut.

Bien chers Coopérateurs et Coopératrices, comme Don Bosco dans le ciel doit tressaillir de bonheur en voyant la Vierge honorée, invoquée sous ce beau titre de Mère de Bon Conseil! Sans doute Marie était pour lui la souveraine Auxiliatrice, mais elle était surtout la Mère de Bon Conseil, et l'œuvre qu'il a fondée, cette œuvre immense, grandiose, vivante, indestructible, elle est le fruit des conseils de Marie à laquelle il ne cessa de recourir dans toutes ses entreprises. Imitons notre bon et vénéré Père, nous aussi.

Voulons-nous avoir droit à la faveur des prières de Marie et au bienfait de ses lumières, marchons sur les traces de ses vertus; à sa suite nous ne nous égare-rons jamais; en la priant nous espérons toujours; en la regardant nous serons toujours sûrs de ne point nous écarter du droit chemin. Si elle est notre appui, nous ne tomberons pas; sous sa protection nous n'aurons rien à craindre. Que cette étoile lumineuse soit comme la boussole de notre vie; dans toutes nos entreprises, avant toute démarche, consultons notre Mère, prenons conseil de Marie: à l'exemple des Saints n'agissons jamais que selon ses lumières et sous sa protection.

Don Bosco et l'éducation

QUATRIÈME PARTIE

Diverses œuvres d'éducation fondées par D. Bosco

III.

L'école primaire et l'école secondaire.

Assurément les écoles primaires et secondaires existaient avant Don Bosco, et ce serait une plaisanterie de prétendre que Don Bosco en fut l'inventeur, mais Don Bosco a eu de l'école primaire et secondaire un concept qui est vraiment sien et d'après lequel il veut les voir s'établir et fonctionner pour la gloire de Dieu et le bien de la jeunesse. Voyons quelles furent les idées de Don Bosco par rapport aux écoles soit primaires soit secondaires.

* *

Don Bosco fonda peu d'écoles primaires proprement dites. Il n'acceptait les enfants dans ses oratoires qu'à l'âge de onze ou douze ans, c'est-à-dire à l'âge où l'on commence à fréquenter les ateliers, et où l'école n'est plus qu'un accessoire. Néanmoins il n'exclut pas l'école primaire de ses œuvres éducatrices,

et de son vivant, ses fils en tenaient déjà un certain nombre, soit en France, soit en Italie. L'école primaire dans les quartiers ouvriers des grandes villes est l'auxiliaire du patronage, et partout une petite école, chrétiennement dirigée, fait un bien immense aux enfants qui la fréquentent. D'ailleurs, autre est l'école primaire externe, autre le pensionnat primaire, et nous ne parlerons ici que des écoles primaires externes.

Les écoles primaires que tiennent les fils de D. Bosco sont dirigées selon l'esprit de leur fondateur, c'est-à-dire, dans un esprit éminemment chrétien et pieux.

Or, en analysant la piété on y trouve trois éléments principaux: l'instruction religieuse, la prière, la fréquentation des sacrements et la pratique de la vertu. Si la piété est une fleur, l'instruction religieuse est sa racine; la prière, sa rosée, la communion, son soleil, et la vertu, son fruit.

L'instruction religieuse occupe la place d'honneur dans les maisons salésiennes. La

première leçon du matin est la leçon de catéchisme; l'histoire sainte vient ordinairement en tête des leçons du soir. On enseigne aux enfants à lire le latin, on leur fait un cours de plaint-chant. Ils apprennent à suivre les offices de la paroisse et à se bien confesser. On les prépare soigneusement et de bonne heure à la première communion.

Les livres de classe sont prudemment choisis. On écarte impitoyablement les manuels prétendus neutres et sortis des librairies maçonniques. Le livre de lecture est chrétien. On prend de préférence l'histoire sainte de Don Bosco, ou bien une petite bible illustrée. Les exercices de grammaire et d'orthographe sont parsemés de pensées et sentiments religieux. Les recueils de morceaux choisis sont tirés d'auteurs chrétiens et l'on y trouve de la morale et de la piété. Les leçons de choses sont toujours faites de manière à élever l'âme de la créature au Créateur. On lit chaque jour en classe une courte vie des saints ou quelques pages d'un livre de piété. Ainsi l'étude, en cultivant l'intelligence, développe l'esprit de foi et de moralité qui doit faire du petit écolier un véritable serviteur de Dieu, tout rempli d'amour pour son divin Père du Ciel.

A l'école salésienne on habitue l'enfant à prier. La Messe quotidienne est au moins facultative; celle du jeudi et du dimanche est obligatoire. On fait à l'école ou à l'église paroissiale le mois du Rosaire, le mois de Marie. On suit les exercices du Carême, les neuvaines, les missions, les octaves. A l'approche des fêtes, le maître recommande à ses élèves de s'y bien préparer et de les sanctifier par la réception des Sacrements. La plus grande facilité est donnée pour se confesser. Un prêtre est à la disposition des élèves tous les samedis soir, au matin des dimanches et la veille des fêtes. La communion hebdomadaire est recommandée, et la communion mensuelle moralement obligatoire. On fait chaque mois l'exercice de la Bonne Mort, et une retraite est prêchée pendant la Semaine Sainte ou bien à la rentrée des classes, après les grandes vacances. Ainsi tout contribue à maintenir la pureté des mœurs, l'état de grâce habituel, et l'enfant des écoles salésiennes ressemble à un jeune arbre planté sur le bord d'un ruisseau, qui se couvre d'un beau feuillage et donne des fruits en son

temps. On peut lui appliquer les vers de notre grand Racine:

*Oh! bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même.*

*Tel en un secret vallon
Sur le bord d'une onde pure
Croît à l'abri de l'aquilon
Un jeune lis, l'amour de la nature.*

Charphants enfants de nos écoles primaires salésiennes! Comme ils prient avec ferveur, comme ils vont au prêtre confesseur avec simplicité et franchise! Comme ils mangent avec une sainte avidité le pain des Anges! Comme ils sont joyeux en récréation, aimables partout! Ce sont vraiment les fils de la Vierge, d'autres Jésus sur la terre.

Don Bosco avait également sa manière à lui de concevoir l'école secondaire. Comme l'école primaire, il voulait qu'on en fit un instrument d'éducation et de sanctification. On trouve sa pensée clairement exprimée sur ce point dans le règlement des professeurs; il y est dit: « Les professeurs veilleront sur la lecture des mauvais livres. Ils désigneront et recommanderont les auteurs qu'on peut lire et garder sans préjudice pour la moralité et la foi. Ils choisiront et feront lire les passages qui peuvent le mieux favoriser les bonnes mœurs et ils repousseront ce qui dans les lectures pourrait porter préjudice à la piété et à la bonne éducation. Autant que possible ils auront soin de ne pas même prononcer le titre des livres mauvais.

« En peu de paroles et avec beaucoup de simplicité, lorsque le texte lui-même en fournira l'occasion, ils ne négligeront pas de faire ressortir les enseignements moraux renfermés dans les auteurs classiques sacrés ou profanes.

» A l'occasion des neuvaines ou des fêtes solennelles ils adresseront à leurs élèves quelques paroles brèves, et, si c'est possible, confirmées par des exemples, pour les encourager à les bien célébrer.

» Une fois la semaine les professeurs consacreront une classe à un texte latin pris dans un auteur chrétien. »

Ce qui constitue l'enseignement secondaire, ce qui en fait l'essence, c'est l'étude du grec

et du latin. Or D. Bosco a laissé sur la manière de faire cette étude des prescriptions formelles. Il veut qu'on expurge soigneusement les auteurs païens et qu'on fasse étudier les auteurs chrétiens. Et joignant l'exemple au précepte, il édita une bibliothèque de l'école secondaire, où l'on trouve les classiques payens expurgés et les auteurs chrétiens qui devront servir pour les classes.

Pour savoir ce que D. Bosco pensait sur la manière de diriger l'école secondaire, on n'a qu'à ouvrir une brochure composée par un de ses premiers disciples, D. F. Cerruti, devenu le préfet des études pour toute la Congrégation salésienne. Cette brochure est intitulée : « Idées de D. Bosco. » On y lit ce qui suit :

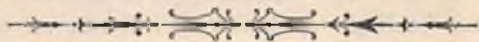
« Je veux bien, disait-il, qu'on explique tant qu'on voudra le *De Officiis* de Cicéron, mais j'exige qu'on explique aussi le *De Officiis* de saint Ambroise ; ainsi la morale chrétienne de celui-ci corrigera ou complètera la morale payenne de celui-là. Les œuvres de Cicéron ne sont pas à dédaigner, et saint Charles Borromée lui-même propose aux jeunes séminaristes les discours *Pro Archia* et *Pro Marcello* ; mais il veut qu'on lise et que l'on commente simultanément la Rhétorique de saint Cyprien, afin que le jeune homme n'acquière pas uniquement les séductions du style l'éclat des images et l'harmonie des sons, mais qu'il se tienne en garde contre l'art de tromper, contre la flatterie et le mensonge dont l'orateur de Rome payenne est un trop fameux maître ; tromper n'est permis à personne, pas même à des avocats ! » (page 9).

Une autre fois, le 15 avril 1885, à Marseille, causant de ces catholiques si nombreux aujourd'hui, qui ne le sont qu'en théorie, il s'écriait : « Non, mon ami, non jamais une éducation aux trois quarts païenne ne pourra nous donner de vrais et francs chrétiens. J'ai combattu (et ici il eut un accent de profonde douleur), j'ai lutté toute ma vie contre cette erreur qui consiste à élever de jeunes chrétiens en païens. A cette fin j'ai entrepris une double publication, celle des classiques profanes les plus usités dans les classes, revus et corrigés, celle aussi des classiques chrétiens. Parmi ces derniers j'ai choisi de préférence ceux dont le style est concis et élégant, dont le sainteté et la pureté de doctrine peuvent corriger et atténuer le naturalisme

qui coule à pleins bords chez les premiers. Rendre aux auteurs chrétiens la place qui leur appartient, faire que les auteurs païens soient aussi inoffensifs que possible, c'est à quoi j'ai constamment visé dans les travaux que j'ai entrepris, dans tous les avis et conseils que j'ai donnés, de vive voix ou par écrit, aux directeurs, professeurs et surveillants de la Pieuse Société salésienne. Et maintenant épuisé de fatigue et de vieillesse, je m'en irai de ce monde, résigné, mais avec la douleur de n'avoir point vu parfaitement comprise et réalisée une réforme à laquelle j'ai consacré la partie vive de mes forces, et sans laquelle nous n'aurons jamais, je le répète, une jeunesse bien formée, franchement et entièrement catholique ».

D'ailleurs il est évident que les auteurs chrétiens produisent un effet de piété et d'action surnaturelle que ne produiront jamais les payens, aussi honnêtes et inoffensifs qu'on les suppose. Un trait confirmera cette assertion. Dans les maisons salésiennes on explique en sixième la vie de Saint Vit, jeune chrétien qui mourut pour la foi à l'âge de douze ans, après avoir opéré les plus étonnants prodiges jusqu'à la cour de Dioclétien. L'Église célèbre la fête de S. Vit le 15 juin. Or ce jour là, c'était en semaine, on voyait à la chapelle de l'Oratoire de Nice un jeune professeur qui s'agenouillait à la Table sainte avec tous ses élèves. C'était Monsieur l'abbé Charles Reboul, on peut le nommer, car il est mort. Ces jeunes élèves voulaient honorer ainsi un martyr de leur âge, dont ils traduisaient la vie et dont ils admiraient les vertus et l'héroïsme.

« Que les classiques païens, en ce qu'ils ont de substantiellement bon, disait Don Bosco, servent d'introduction aux classiques chrétiens ; que le beau naturel de ceux-là reçoivent son perfectionnement du beau surnaturel de ceux-ci ; que les lumières supérieures des uns s'ajoutent à la splendide efflorescence des autres ; ainsi on ramènera l'unité dans les jeunes âmes, et dans les lettres et les arts la cohérence intime entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, distincts entre eux, mais absolument unis. Sur cette union repose non seulement l'éducation, mais encore l'édifice chrétien tout entier ».



LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO

en Amérique

*Extraits des lettres de D. Gusmano (Suite) **

A Pernambouc.

Nous avons hâte de continuer notre voyage, et nous prenons le 9 octobre le premier vapeur en partance. Nous y trouvons l'évêque de Paranaíba qui s'entretint souvent et longuement avec D. Albéra. Hélas! celui-ci ne put l'assurer que de la bonne volonté des Salésiens qui désireraient fort s'établir dans son diocèse. Le bateau fit escale pendant quelques heures à Maccio, capitale de l'État d'Alagoas, et nous en profitâmes pour aller saluer Mgr Antonio De-Castilho Brandao, nouvellement arrivé dans ce diocèse. Il nous parla de D. Rua qu'il avait vu à Rome, lors du Concile Latin-Américain, et du séminaire qu'il faisait construire. Deux jours de navigation nous amenèrent à Pernambouc. Grâce au faible tirage d'eau de notre petit vapeur, nous pouvons nous approcher assez près de terre et ainsi éviter les terribles écueils qui font redouter ce port si justement appelé *Recife*, ou port des écueils. Au fur et à mesure que nous approchions, nous entendions plus distinctement les joyeux sons de la musique du collège salésien, nous apercevions des chapeaux et des casquettes qui s'agitaient en marque de la plus vive allégresse. Lorsque Don Albéra descendit sur le quai, ce fut à qui le saluerait le premier, lui baiserait la main. Enfants, Coopérateurs, Confrères, de très respectables messieurs se disputaient le premier salut, la première parole. D. Albéra très ému remercia les représentants de la ville, des principales associations catholiques et monta dans une des voitures du tramway qui fut littéralement pris d'assaut. C'était le 12 octobre, jour anniversaire de la découverte du Nouveau-Monde, et en voyant cet enthousiasme de la foule, nous répétions la prière de Christophe Colomb que nous appliquions à D. Bosco. « Seigneur, Dieu

tout puissant et éternel, qui avez créé le ciel, la terre et la mer, soyez béni et glorifié en tout lieu, puisque vous avez daigné permettre que par le moyen de votre humble serviteur votre Nom trois fois saint soit prêché dans cette partie du monde! » Telle est la prière qu'en ce jour du 12 octobre, il y a 409 ans, l'intrépide Génois faisait monter vers Dieu, les larmes aux yeux, agenouillé sur cette nouvelle terre où il avait arboré l'étendard de la croix. C'est là aussi la prière que nous faisons monter vers le ciel: « Soyez béni et glorifié, Seigneur, vous qui dans votre immense bonté avez bien voulu choisir parmi tant d'autres les pauvres enfants de Don Bosco et qui les avez destinés à continuer la grande œuvre commencée par le héros que le monde entier admire! » Cette date demeurera à tout jamais mémorable, car elle indique l'union des deux continents. En évoquant le souvenir de Christophe Colomb, on rappelle l'apôtre de l'Évangile, on honore le missionnaire de ces contrées, car, ainsi que l'a si parfaitement dit Léon XIII dans sa magnifique encyclique à l'occasion des fêtes centenaires, Christophe Colomb en sillonnant ces mers, avait un dessein, un but que n'avaient pas les autres navigateurs, le but admirable de donner accès dans ces terres et sur ces mers à l'Évangile de Jésus-Christ. Aussi les missionnaires qui n'ont pas d'autre dessein que celui d'étendre le royaume de Dieu sont les successeurs de l'immortel Génois, et les éloges qui entourent sa mémoire rejaillissent sur eux et sur les derniers arrivés, les enfants de Don Bosco.

En ces 409 années, que d'exemples de vertu! Que de dévouement, que d'héroïsme dans le Nouveau Monde! Les Franciscains, les Pères de la Merci, les Jésuites, les Dominicains sont fiers de leurs apôtres, de leurs confesseurs de la Foi, de leurs martyrs. Les Salésiens, eux aussi, peuvent

(* Voir *Bulletin salésien* d'août.

déjà montrer dans une courte période de vingt-six ans les splendides résultats des fatigues apostoliques, des sacrifices et du zèle des missionnaires. Nombreuses sont les âmes arrachées au démon, et elles doivent leur salut aux enfants de D. Bosco disséminés dans toute l'Amérique qui compte actuellement plus de deux cents maisons salésiennes.

Pernambouc occupe le troisième rang parmi les villes du Brésil, et compte 209.000 habitants. Son commerce immense et en pleine activité, est favorisé par un grand nombre de navires qui se dirigeant de tous côtés, transportent partout ses riches produits. Les sectes en firent le centre de leurs réunions secrètes, et ce fut de cette ville que partit, sous les dernières années du pontificat de Pie IX le signal de la terrible lutte entre l'Église et l'État, lutte qui rappelle celle des premiers siècles. Nous sommes allés visiter le lieu où Mgr Vitale, évêque d'Olinda fut arrêté pour être conduit à Rio Janeiro. Il est appelé l'Athanase brésilien et il mérite vraiment ce nom si glorieux pour l'invincible constance avec laquelle il défendit les droits de l'Église et le troupeau qui lui était confié.

Bien que notre Collège de Pernambouc comprenne deux sections, les étudiants sont en plus grand nombre. Les premiers moments furent très pénibles : le climat malsain et l'eau mauvaise firent en peu de temps que la maison devint hôpital ; tous, à l'exception de deux ou trois, tombèrent malades, à tel point que dans le collège il n'y avait plus personne pour s'occuper des malades. Des habitants au cœur généreux offrirent leurs maisons et soignèrent avec un dévouement admirable nos chers confrères. On voulut persuader à D. Giordano qu'il fallait fermer le collège, car, lui disait-on, il n'y avait plus moyen d'aller de l'avant, il ne pourrait résister et il était clair que la volonté divine ne voulait pas pour ce moment de cette institution. « Comment ai-je fait pour résister à ces invitations ? » me racontait le bon directeur. Nous manquions de tout, même des choses les plus indispensables, puisque nous n'avions même pas de gaz pour

nous éclairer le soir. De plus nous avions contracté de fortes dettes pour la restauration du collège. Je me voyais complètement perdu. Ce fut le Sacré Cœur de Jésus auquel la maison était consacrée, qui la sauva. Dieu voulut bien se contenter d'une seule victime, bien que tous nous nous en ressentons encore aujourd'hui. Et voilà que notre chère maison si éprouvée est en pleine prospérité : les principales familles de Pernambouc nous confient leurs enfants et nous remercient. » Les anciens élèves semblent chaque dimanche redevenir pensionnaires. On sent qu'ils sont liés à leur maison par des liens affectueux qui se resserrent à mesure qu'ils apprécient plus le dévouement, les sacrifices de leurs maîtres. D. Giordano est toujours leur directeur, leur père, et ils prennent part à toutes les joies comme à tous les chagrins de leur collège. Tenant à perpétuer le souvenir du passage de D. Albéra et en reconnaissance des signalés bienfaits que le Sacré-Cœur leur a prodigués, les confrères, les anciens et les élèves avaient eu l'idée heureuse d'élever au milieu de la cour centrale une colonne surmontée de la statue du Sacré-Cœur. D. Albéra la bénit et saisissant l'occasion il exhorta tous les assistants à développer encore cette dévotion, héritage de notre bon père Don Bosco, les assurant que s'ils continuaient pendant la vie à être unis sous la bannière du Sacré-Cœur, ils le seraient encore et pendant toute l'éternité dans les splendeurs du paradis.

Vous devez penser qu'avec de tels sentiments la fête du Sacré-Cœur devait être splendide. La chapelle du collège était trop petite pour les cérémonies, et l'aimable curé de *Boa Vista* nous offrit gracieusement son église, l'une des plus grandes de la ville. L'évêque du diocèse Mgr Da Silva Brito qui se trouvait en tournée de confirmation télégraphia qu'il suspendait sa visite pastorale pour venir saluer le représentant de D. Rua et présider la Conférence des Coopérateurs salésiens : ce n'est là qu'une preuve entre mille de l'affection qu'il porte à notre Pieuse Société. Il tint à monter lui-même en chaire et à parler en apôtre, en ami, en salésien de l'œuvre

de D. Bosco, si utile, si nécessaire à Pernambouc. Il m'est impossible de décrire comment il sut intéresser l'immense auditoire qui remplissait l'église, mais je puis cependant faire connaître aux lecteurs la péroraison sous forme de conseils pratiques, de son charmant discours : « Vous pouvez, disait-il, vous devez soutenir cette œuvre vraiment utilitaire et absolument indispensable. Privez-vous d'une représentation au théâtre, d'une promenade agréable, d'un voyage non nécessaire, d'un bibelot, d'une bagatelle : le prix de ces choses est une source de vie et de salut pour quantité de jeunes gens et d'enfants abandonnés ! »

Pendant notre séjour à Pernambouc nous allâmes visiter le collège St Joachim où sont élevés les orphelins et les plus pauvres enfants de la ville : l'administration en est entièrement laïque. Le directeur actuel, homme de grand sens, désirerait faire plus de bien et il serait d'avis que notre supérieur local prenne la direction de cet établissement, car il reconnaît que les jeunes gens qui en sortent, une fois leur apprentissage fait, n'ont pas d'éducation chrétienne, et leur instruction morale est bien faible, pour ne pas dire plus. A notre entrée, les enfants nous examinèrent des pieds à la tête, ils suivirent des yeux tous nos mouvements ; puis gagnés par le sourire de D. Albéra, par ses paroles douces et charmantes, ils s'approchèrent bientôt de lui et l'accompagnèrent dans sa visite aux divers ateliers. D. Albéra voulut bien dire qu'il avait la ferme confiance et même la certitude que ces ateliers seraient salésiens. Il distribua à tous des médailles de Marie Auxiliatrice qui semble ainsi avoir déjà pris possession de cette maison et il promit d'en écrire à D. Rua lui expliquant les désirs formulés et le réel besoin de venir au plus vite au secours de ces enfants.

Oh ! quel sentiment de tristesse remplissait le cœur de D. Albéra en constatant l'impuissance où l'on se trouve, faute de personnel et de ressources, de faire du bien à tant d'âmes ! Songeant à cela, il ne voulut pas se rendre à Parà qui depuis 19 ans attend nos confrères. Le vaillant évêque, Mgr Antonio de Macedo Costa,

dont le diocèse est douze fois plus grand que la France, s'était adressé au Souverain Pontife et l'avait prié d'intercéder auprès de D. Bosco pour que le bon Père lui envoyât des Salésiens. Comme la lettre dans laquelle il exposait ses besoins, était émouvante ! Si D. Albéra s'abstint de se rendre à Parà, il ne put pas se soustraire à recevoir l'Évêque de Maranhao qui vint jusqu'à Pernambouc même pour faire la même demande. Ce vénérable évêque avait vu pendant qu'il étudiait à S. Sulpice, D. Bosco et il estimait grandement son œuvre. Tout le monde se souvient encore des épouvantables crimes commis dans cet État de Maranhao par les Indiens, il y a quelques mois. Ils massacrèrent les P. Capucins, et les religieuses. Ils n'épargnèrent même pas les garçons et les filles qui suivaient l'école. Plus de deux cents personnes furent leurs victimes. Pendant leurs affreux supplices, ces bons religieux ne demandaient qu'une chose : qu'on épargnât ces innocentes créatures. Comme D. Albéra regrettait de ne pas pouvoir accorder tout de suite ce que l'évêque lui demandait avec tant d'instances ! Espérons que le personnel sera bientôt plus nombreux et que les ressources permettront de nous fixer à Parà et à Maranhao.

Selon la tradition conservée dans toutes les maisons salésiennes, les Exercices spirituels furent suivis d'une promenade qui, cette année, eut pour but Jaboatao, et nous permit de visiter ce qui, dans la pensée des Supérieurs, doit devenir une colonie agricole et en même temps un Noviciat pour ceux qui désireraient s'affilier à la Pieuse Société salésienne.

Enfin le 25 octobre, nous quittions nos chers confrères pour monter à bord de l'*Alagoas*, ce même bateau à vapeur qui avait transporté par ordre de l'empereur comme prisonnier à Rio Janeiro l'évêque d'Olinda et qui quelques années plus tard conduisait en Europe D. Pedro II détrôné et exilé.





MATTO GROSSO (Brésil)

Barreiro (Cuyabá), Colonie du Sacré-Cœur
de Jésus, 5 Juin 1902.

TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE,

Je commence par vous dire que je n'ai rien de remarquable à vous signaler, mais comme voilà cinq mois déjà que nous nous trouvons complètement isolés au milieu de ces forêts, il me paraît bon, bien cher Père, de vous donner un court aperçu de notre petite colonie.

Et tout d'abord gloire au Sacré-Cœur de Jésus qui nous a si visiblement protégés jusqu'ici. Nous avons déjà abattu un bon coin de forêt, et à force de bras, nous sommes parvenus à tailler des pieux qui font la carcasse de deux grandes cabanes que nous avons couvertes de feuilles de palmier. Et ainsi les deux premières maisons salésiennes de Barreira se sont élevées comme par enchantement et.... sans dettes. Les Sœurs se sont installées dans l'une, et nous avons pris possession de l'autre finie seulement depuis quelques jours. Pour tout dire, il nous manque encore les portes et les fenêtres que nous avons remplacées par des peaux de bœuf. La chapelle, ou plutôt, le lieu destiné à l'emplacement de la future chapelle, est tout au bout de notre baraquement. Deux toiles la séparent du reste, et un petit autel surmonté de la statue du Sacré-Cœur nous la rend précieuse. Il ne nous a pas été cependant possible d'y conserver le T. S. Sacrement, car D. Salvetto et moi nous dormons là, tout auprès de l'autel. Cette privation de la présence réelle de N. S. dans le tabernacle est

notre seul chagrin. Pendant ces cinq mois nous avons aussi fait diverses plantations et nous commençons enfin à avoir un peu de légumes, ce qui nous laisse croire que d'ici peu nous n'aurons plus à craindre cette disette de provisions dans laquelle nous nous sommes trouvés.

L'état général de la santé est en ce moment assez précaire; cela tient, je m'imagine, aux privations et à la grande humidité. Sachez que pendant quatre mois et par un temps presque toujours pluvieux il nous a fallu dormir sous de simples tentes. D. Salvetto est pour ainsi dire obligé de rester couché, par suite de forts rhumatismes. Mais la bonne volonté, la paix, la charité et la joie règnent ici: il n'y a que les forces qui ne reviennent pas. Aussi, bien cher Père, ne nous oubliez pas au saint sacrifice de la Messe, et recommandez-nous aux prières des bons Supérieurs, des confrères et des amis!

Et les Indiens? Nous ne les avons pas encore vus, et c'est là une nouvelle grâce signalée du S. Cœur de Jésus. Celui qui veut se souvenir des massacres d'Indiens accomplis, l'an passé, par certains soi-disant civilisés, qui sait que la soif de la vengeance ne s'éteint pas facilement dans le cœur des sauvages, et qui en même temps veut réfléchir aux conditions qui sont actuellement les nôtres, pourra très facilement comprendre ce qu'il en serait advenu de nous. On dirait que maintenant que nous sommes installés, le Seigneur veuille nous les envoyer et les conduire sur nos traces. Nous avons célébré avec grande ferveur le mois de mai, offrant à notre chère Auxiliatrice, avec nos prières, les plus belles fleurs de cette contrée, et maintenant nous célébrons avec la même dévotion le mois du Sacré-Cœur de notre bon Jésus; le priant de bénir cette mission. Nous avons aperçu, il y a deux ou trois jours, plusieurs feux qui sont l'indice que des Indiens nous entourent et

même assez près puisque au moindre vent la fumée vient jusqu'à nous... Que sera la rencontre? Nous sommes dans la main de Dieu et nous continuons à travailler et à prier. Dans l'espoir de vous envoyer sous peu, d'autres consolantes nouvelles, je vous demande, bien cher Père, pour nous tous votre bénédiction et je me dis votre très affectionné

dans le Cœur de Jésus

D. J. BALZOLA

Miss. Salésien.

Barreiro (Cuyabá), Colonie du Sacré-Cœur
de Jésus, 24 Août 1902.

BIEN CHER PÈRE,

Vive le Sacré-Cœur de Jésus! La santé et le reste, tout va bien. Enfin après six mois nous venons de voir les Indiens. Quelques uns se sont approchés avec de bonnes intentions de nos cabanes et nous nous sommes entretenus avec eux. Ils sont restés auprès de nous pendant deux jours et nous avons ressenti les plus grandes consolations en voyant quelles étaient leurs dispositions.

Comme je vous l'ai déjà écrit au mois de juin, nous avions aperçu de grands feux vers le nord, mais bien qu'ils fussent tout près, il nous sembla qu'ils restaient à la même place. Nous aurions voulu nous rapprocher, aller à eux, mais comment se présenter les mains vides (et, vous le savez, nous n'avons rien)? cela ne me semblait pas prudent. Voilà qu'au commencement d'août, d'autres feux se montrent au sud. On nous savait donc là; je ne vous cache pas, vénéré Père, qu'en nous voyant ainsi entourés, je craignais quelque malheur. Nous nous confions de plus en plus en la Providence de Dieu, prêts à faire ce qui lui plairait.

Le 7 août au matin j'avais envoyé un homme pour rassembler nos chevaux, lorsque peu après il revient en criant: Père, Père, j'ai vu deux Indiens.

— Bien, lui dis-je, selle au plus vite deux chevaux, un pour toi, l'autre pour un brave compagnon que je te donnerai, et allez, mais avec prudence, faire une reconnaissance de ce côté.

Ainsi fut fait. Ils revinrent vers le soir me disant que à quelques heures de nous, dans l'endroit le plus épais de la forêt, ils avaient aperçu beaucoup d'Indiens qui faisaient le *bacururú*, c'est-à-dire, qui criaient,

chantaient, dansaient, en un mot, qui se livraient à une orgie de sauvages. Cette nuit-là, je dormis très peu. Le cœur me battait bien fort et une douce espérance me montrait déjà en rêve les consolants progrès de notre mission. Au matin, après nous être tous vivement recommandés au Sacré-Cœur de Jésus, je me décidai à aller moi-même avec deux compagnons essayer de savoir quelles étaient les dispositions des Indiens en s'approchant si près de nous, et même à leur parler. C'était le vendredi 8 août: j'étais donc assuré du concours du Sacré-Cœur.



Indien de la tribu des Coroados
Mato Grosso (Brésil).

Nous étions donc prêts à partir, lorsqu'un des nôtres me cria: « Père! Père, voici les Indiens! » Je me précipitai là d'où venait la voix et j'aperçus cinq robustes sauvages qui arrivaient, vociférant: — *Borörös bon, Borörös bon!* — Nous sommes de bons Borörös!

Je ne saurais décrire ce que j'éprouvais en ce moment. J'allai à leur rencontre en souriant; je les embrassai tendrement l'un après l'autre et je leur fis à tous le meilleur accueil. Quelques uns des nôtres qui s'étaient empressés d'accourir, pleuraient de joie. Nos cinq hôtes s'arrêtèrent chez nous pendant deux jours. Le S. Cœur de Jésus et Marie

Auxiliairice ne pouvaient pas nous faire de plus agréable plaisir. Je m'entretenais continuellement avec ces pauvres sauvages; je leur dis le but de notre venue en ces contrées, je leur assurai que sous notre protection ils n'auraient plus rien à craindre de personne; je les priai aussi de se montrer plus humains; je leur parlai de Dieu et de notre divin Sauveur: en somme nous étions comme de vieux amis. Le samedi matin, je célébrai devant eux la sainte Messe, et je continuai un peu leur instruction religieuse, et il me parut que quelques grandes oléographies que je leur montrai tout en les leur expliquant faisaient sur eux une profonde impression. Ces images représentaient le jugement universel, la mort du juste et celle du pécheur. Comme les blanches figures des Anges les captivaient! La première semence est jetée, et nous espérons que Dieu la fera fructifier au centuple. Avant leur départ ils me promirent que d'ici deux lunes, ils seraient de retour avec d'autres compagnons pour nous aider dans la construction de nos cabanes et qu'alors ils iraient chercher leurs familles. L'un d'entre eux était le *Cacique*. Nous donnâmes à chacun quelque bibelot, puis trois d'entre eux se dirigèrent vers le sud, tandis que les deux autres montaient vers le nord pour porter, comme ils nous le dirent, la bonne nouvelle à leurs camarades. Je me hâtai alors vers le poste télégraphique qui est à une distance d'environ 40 kilomètres, et est l'unique trace de civilisation dans ces parages, et j'envoyai une dépêche pour tirer d'anxiété nos chers confrères du collège de S. Gonzalo et plus particulièrement notre inspecteur D. Malan que nous attendons en Octobre et qui nous amènera des auxiliaires en même temps que des provisions. Quel malheur s'il ne venait pas, car les Indiens seront là et nous ne savons quel en sera le nombre. Que ferions-nous si nous étions dépourvus de tout?

Avant de fermer cette lettre, permettez-moi, bien cher Père Don Rua, de vous confier une inquiétude qui m'étreint le cœur. Nous avons déjà commencé à élever des cabanes, mais que pourrons-nous sans une augmentation de personnel et sans les moyens nécessaires pour secourir tant de malheureux? Qui me donnera des haillons pour vêtir tant de pauvres gens? *Deus providebit!* Dieu y pourvoira, c'est vrai, mais de grâce, cher

Père, ayez compassion de nous et venez par la pensée au milieu de nous pour vous faire une juste idée de nos réels besoins. Recommandez à la charité et aux prières de nos Coopérateurs cette Mission pour que bientôt et sûrement elle produise des fruits abondants et consolants. C'est le vœu qu'exprimait le Souverain Pontife Léon XIII, lorsqu'il me bénit et avec moi les trois Indiens *Coroados* que je lui avais présentés. Oh! puissions-nous dans quelques années présenter au S. Cœur



Indiennes de la tribu des Coroados
Matto Grosso (Brésil)

de Jésus toutes ces tribus qui nous entourent. C'est là notre unique désir, et nous y parviendrons coûte que coûte. Nous ne regarderons pas à nos fatigues et même à notre vie, s'il est nécessaire de la donner; mais qu'aucun de nos chers Coopérateurs ne nous refuse l'aumône de ses prières et l'obole de sa charité. Comme ils seront heureux lorsqu'ils devront se présenter au Souverain Tribunal!

Daignez accepter, bien cher Père, mes respects les plus affectueux et croyez-moi

votre enfant tout dévoué *in Corde Jesu*

D. JEAN BALZOLA.

COLOMBIE

Le premier lazaret départemental des lépreux

(Lettre de D. Erasmo Rabagliati)

Medellin, 30 janvier 1903).

TRÈS CHER ET VÉNÉRÉ PÈRE,

Comme il est toujours juste ce proverbe : L'homme propose et Dieu dispose. Voilà déjà trois mois que vous m'avez envoyé ici et je n'ai pu encore obtenir ce dont vous m'aviez chargé, mais en revanche j'ai pu accomplir ce que le Seigneur voulait dans sa Providence. D. Albéra m'envoyait à Medellin pour y fonder deux maisons, l'une de Salésiens, l'autre de Filles de Marie Auxiliatrice, mais par suite de la guerre civile qui durait encore hier et dont les conséquences se feront encore sentir pendant de longues années, il ne m'a pas été possible d'aboutir dans l'un comme dans l'autre cas. Et tandis que j'attends la solution de toutes les nombreuses difficultés qui se sont présentées, je m'occupe des lépreux qui existent dans le lointain département d'Antioquia.

A propos de ces lépreux dont je veux aujourd'hui vous entretenir, j'ai constaté deux faits. Et d'abord, d'après les médecins qui ont étudié cette maladie il est avéré qu'il y a quarante ans il n'y avait pas un seul lépreux dans tout le département d'Antioquia. En second lieu, au moment où je vous écris, le chiffre de ces infortunés s'élève au moins à cinq cents, peut-être 800 et même 1000. Encore une fois, ce sont les médecins mêmes chargés par l'autorité d'étudier et de combattre la lèpre qui m'ont affirmé ces faits. Ainsi donc, en prenant l'hypothèse la plus bénigne, d'après laquelle les lépreux ne dépassent pas les cinq cents, la chose est très grave si l'on examine le passé et si l'on regarde l'avenir. Il y a quarante ans, il ne se trouvait pas un seul Antioquien atteint de ce mal, et aujourd'hui il y en a au moins 500. Combien d'autres personnes seront frappées de la lèpre dans 40 années, si l'on ne travaille pas fermement à détruire le mal ?

Ce pauvre lépreux venu par hasard de Santander, la grande pourvoyeuse de la lèpre en Colombie, en a, en 40 ans, produit sinon un millier, du moins 500. Combien en pro-

duiront ces 500 ou ces 1000, dans 40 autres années, si on les laisse libres de vivre où ils voudront, de voyager, travailler partout ? Ne deviendront-ils pas un obstacle au monde ?

Il s'est tenu à Berlin en 1896 un grand Congrès où se sont trouvés réunis les *Léprologues* les plus distingués accourus de toutes les parties du monde. Eh bien, depuis que ces 120 sommités médicales ont affirmé sans une seule contradiction que la lèpre, étant une maladie parasitaire, doit être regardée comme émi-



Un cacique de la tribu des Coroados
Matto Grosso (Brésil).

nemment contagieuse sans cependant être héréditaire, il n'y a pas un seul médecin de quelque renom qui ne croie et n'enseigne que la lèpre est contagieuse. Vouloir soutenir une opinion contraire à celle adoptée par le Congrès de Berlin serait une grande témérité.

Donc si de sa nature la lèpre est éminemment contagieuse parce qu'elle est parasitaire, il s'ensuit qu'elle se propagera là où on ne s'opposera pas à sa marche. La principale cause des grands et rapides progrès de la lèpre en cette République de la Colombie, je la trouve dans l'indifférence d'un grand

nombre de personnes qui jusqu'à aujourd'hui n'ont voulu se soigner ni peu ni prou, croyant ce mal inoffensif, et cette indifférence à sa raison d'être dans la conviction trop générale que la lèpre n'est pas contagieuse. Plusieurs médecins l'ont soutenue en public, mais pour être juste je dois ajouter qu'ils sont bien un peu excusables.

En effet, on a remarqué à maintes reprises qu'une personne saine peut vivre dans un lazaret un an, deux, trois, dix ans sans être atteinte de la lèpre. Ces médecins ont donc pu dire que ce mal n'était pas contagieux. S'il l'était, comment expliquer que tel ou tel est sorti bien portant du lazaret ou y reste encore complètement indemne? Si encore on a constaté que dans une famille une personne atteinte de la lèpre n'a contaminé aucun des autres membres qui ont vécu avec elle en toute intimité pendant un long laps de temps, c'est encore pour ces médecins une preuve évidente que la lèpre n'est pas contagieuse. — Certes les apparences penchent en leur faveur; ce n'est que trop vrai! Oui, il y a des centaines de personnes saines qui vivent à Agua de Dios, mêlées à un millier de lépreux, et il n'y a pas un seul exemple en beaucoup d'années qu'une de ces personnes ait été atteinte du terrible mal. Depuis plus de dix ans plusieurs Salésiens et dix Sœurs de Charité se dévouent au service de ces infortunés malades, et jusqu'ici il n'y a pas eu le moindre malheur à déplorer. Le même fait s'est reproduit à Contratacion où Salésiens et Sœurs de Marie Auxiliatrice soignent impunément les lépreux. Donc encore une fois il n'est que trop vrai, je le répète, que toutes les apparences sont favorables à ceux qui soutiennent que la lèpre n'est pas contagieuse.

Et maintenant si l'on n'admet pas que la lèpre soit contagieuse, je le demande à mon tour: comment peut-on expliquer cet immense développement que de jour en jour prend la lèpre dans la Colombie? On croit que la lèpre n'est pas héréditaire? Plus de mille fois j'ai observé des enfants de quelques mois ou même de deux ou trois ans vivant auprès de leur mère complètement lépreuse et ils ne portaient nulle trace du cruel mal. Mais aussi j'ai constaté que, vers leur dixième ou douzième année, les premiers symptômes de la maladie apparaissaient. Quelquefois c'était

plus tard, vers la quinzième ou la vingtième année. D'autres fois ils en étaient exempts, car certaines constitutions sont absolument réfractaires au mal. Quoi qu'il en soit, il est certain que si la lèpre était héréditaire, tous les enfants de parents lépreux devraient en être atteints. Or il n'en va pas ainsi, puisque des enfants de lépreux naissent bien sains et vivent ainsi pendant longtemps; ils ne contractent le mal que plus tard, non par hérédité mais par contagion. Ma conviction sur ce point est inébranlable bien qu'à chaque pas je me heurte à des mystères que je ne puis expliquer et que les médecins mêmes ne parviendront pas plus à expliquer. Le cas du Père Damien, le célèbre religieux belge, mort dans l'île Hawaï, est trop récent pour qu'on l'ait déjà oublié. Pendant dix ans il s'est consacré au service des lépreux de cette île, sans rien ressentir du terrible mal. Ce n'est qu'au bout de ce temps qu'apparurent les premiers symptômes et deux ans suffirent pour le conduire au tombeau.

(A suivre).

PATAGONIE (Terr. de Neuquen) (*)

Visite pastorale et mission de Sa Grandeur Monseigneur Cagliero

Saint Martin de los Andes, 19 mars, 1902

Sur les Cordillères — Mariage et première Communion du Cacique Curruhuinca — La nouvelle chrétienté de S. Martin de los Andes.

Dès son arrivée à *Junin*, Monseigneur ne pense qu'à la chrétienne population et à la garnison militaire de *S. Martin* qui se trouve à dix lieues d'ici, et afin de mieux réussir dans son entreprise il envoie en avant Don Milanésio et D. Genghini. Ces deux confrères sont reçus par le colonel Perez Celestino, commandant le 3^{me} régiment de cavalerie, et obtiennent de lui son concours le plus efficace. Ils peuvent donc immédiatement préparer la population et en même temps les nombreuses familles indigènes des alentours

(*) Voir *Bulletin* de Janvier et suiv. 1903.

à la solennelle réception du Vicaire Apostolique de la Patagonie dont c'est la première visite.

Le lendemain, Monseigneur se met en route avec sa suite et s'avance par une très belle route à travers la Cordillère. Puis nous passons dans la zone, dite du *Manzanares*, contrée d'une prodigieuse fertilité surtout quant aux pommiers. Ce ne sont que prairies immenses à la végétation luxuriante et qui se succèdent pendant des lieues et des lieues. Nous parvenons bientôt sur les bords du merveilleux et historique lac *Lacar* dont les eaux atteignent quelquefois 140 mètres de profondeur, s'étendant sur une superficie de 35 kilomètres. Cette magnifique vallée a la forme d'un grand amphithéâtre, entouré de hautes montagnes et de riches vallées, et c'est tout au centre qu'est situé l'important camp stratégique de *S. Martin de los Andes*, ainsi que l'agréable ville qui porte le même nom.

Les nouveaux quartiers splendidement bâtis, l'hôpital militaire, l'Etat-Major, une scierie mécanique, les gracieuses maisonnettes des habitants, les cabanes plus modestes des indiens, la vallée si riche en toutes sortes d'arbres fruitiers, tout contribue à ajouter à la magnificence de ce panorama enchanteur.

Nous voyons venir à notre rencontre le Colonel Perez accompagné d'un capitaine et d'un autre officier. Sur la place se tient rangée toute la garnison en grand uniforme et en avant de l'Etat-Major se dresse fièrement le drapeau argentin. La musique joue l'hymne national et les bataillons présentent les armes, tandis que Monseigneur défile devant eux. Nous admirons ainsi les Indiens *Manzaneros* placés sur deux files régulières et dirigés par D. Milanésio et le fils du Cacique *Curruinca*. C'était plaisir que de les voir marcher avec tant de régularité et en si bon ordre. Mais bientôt poussés par la curiosité et l'étonnement que leur inspire la présence

d'un Evêque qu'ils voient pour la première fois, ils rompent les rangs et s'approchent de nous. Hélas! les pauvres gens ne savent pas comment se présenter devant l'évêque, ni comment il faut faire pour baiser l'anneau pastoral. Celui-ci abaisse la tête, celui-là, s'incline profondément; l'un ouvre la bouche toute grande, l'autre serre les dents, et finalement il n'y en a aucun qui puisse accomplir convenablement ce geste si facile.



Mgr Cagliero recevant l'hospitalité chez le Colonel Perez à San Martin.

Monseigneur sourit à tous ces essais infructueux, il appelle auprès de lui les petits enfants, il leur impose les mains et les bénit avec une tendresse toute paternelle. A cette enthousiaste réception assistent aussi toutes les écoles du gouvernement et les gens des alentours.

Tous accompagnent Monseigneur Cagliero jusqu'à l'église paroissiale, et là, le prélat les remercie de cette grande et unanime démonstration d'estime et de vénération; il les exhorte à recevoir dignement la grâce de Dieu qui, comme une manne précieuse, allait descendre du ciel pour le bien de leurs âmes, et avant de leur avoir donné sa bénédiction

il leur annonce que la Mission est ouverte de ce moment.

Toute la population entière de *San Martin de los Andes* et les tribus d'indiens de *Curruhinca* et de *Manzaneros* qui vivent éparpillés dans les vallées et les forêts voisines, accoururent en foule et ne manquèrent à aucune des cérémonies de cette mission. Le cher Don Milanesio dont tous connaissaient l'inaltérable patience et la grande charité, s'occupa surtout des Indiens, et leur consacra de longues heures, les instruisant dans les vérités de la foi, et les préparant à recevoir avec fruits les sacrements de notre sainte religion. Comme ces bons Indiens écoutaient avec une pieuse attention le Père qui leur parlait dans leur propre langue!

Le concours de peuple fut immense durant les six jours que dura la mission. Les garçons et les petites filles des écoles gouvernementales ainsi que les jeunes indiens qui en avaient l'âge furent préparés au grand acte de la première communion, et les deux derniers jours furent consacrés à baptiser et à confirmer les indiens adultes auxquels leurs chefs de tribus donnèrent l'exemple. C'est ainsi que les quatre jeunes enfants d'un vaillant chef furent baptisés et confirmés, ayant pour parrains le colonel Perez et trois de ses officiers. Le mariage et la première communion du grand Cacique *Abel Curruhinca*, fils de l'ancien roi de ce pays, méritent d'être signalés. Après qu'il eut été bien préparé, il s'avança très humblement devant Monseigneur qui lui persuada de renoncer à la polygamie et l'engagea à vivre en bon chrétien, car, lui dit-il, sur une terre chrétienne il ne pouvait plus être question de coutumes ni de mœurs sauvages, et comme chef suprême il se devait de donner le bon exemple à toute sa tribu ainsi qu'aux autres. Le Cacique parfaitement instruit, confirma la promesse qu'il avait déjà faite et reçut en un seul jour les quatre sacrements de Pénitence, d'Eucharistie, de Confirmation et de Mariage.

Une nouvelle chrétienté était donc établie à *San Martin de los Andes* et nous avons la ferme espérance qu'elle continuera à progresser de plus en plus pour la gloire de Dieu et de l'Eglise catholique, et pour le plus grand bien de la République Argentine.

La visite au quartier militaire — La Messe au camp — Le dîner offert par le corps des officiers — Concert militaire — La nouvelle colonie de Maipi.

Si Monseigneur et ses missionnaires prirent tant de soins pour organiser l'avenir chrétien des habitants de *S. Martin* et des Indiens si nombreux en ce pays enfoui au plus profond des Cordillères, ils eurent aussi à cœur les intérêts de ces jeunes soldats placés sur la frontière, soumis à la discipline la plus rigoureuse et exposés à mille dangers. Aussi dès le premier jour de la mission, Sa Grandeur Mgr l'Evêque, accompagné de plusieurs de ses missionnaires et du Colonel voulut se rendre au nouveau quartier militaire tout récemment construit en pleine centre du pays. Nous étions attendus et dans une grande salle splendidement décorée les jeunes soldats présentèrent les armes au Vicaire apostolique de la Patagonie, qui leur sourit et les bénit paternellement. La Musique du Régiment, habilement dirigée, nous fait entendre plusieurs beaux morceaux dans lesquels elle montre sa supériorité, et Sa Grandeur en quelques paroles bien senties remercie le colonel, les officiers et les soldats des marques de sympathie et d'affection qui lui ont été témoignées; il les engage à rester toujours des soldats vraiment chrétiens en pratiquant les vertus et à assister, autant que le service le leur permettra, aux instructions et conférences qui leur seront faites pendant trois jours en préparation à l'accomplissement du précepte pascal.

Je ne puis pas passer sous silence la Messe solennelle qui fut célébrée au camp par Monseigneur lui-même, et qui fut vraiment imposante dans ce cadre inaccoutumé et avec ses belles cérémonies. A l'issue du saint Sacrifice Sa Grandeur exposa dans un noble langage, bien propre à l'assistance, l'héroïsme que la foi et la piété ont inspiré à ces nombreux soldats des commencements du Christianisme, aussi bien qu'à ceux du moyen-âge et de nos jours, et engage la valeureuse garnison de *San Martin* à marcher sur leurs traces, à ne jamais rougir de leur titre de chrétien et à toujours soutenir les droits de Dieu et les intérêts de leur patrie.

Vers midi le corps des officiers offrit à Monseigneur un dîner au cours duquel la

Musique du Régiment se fit de nouveau entendre et applaudir. Le Colonel Perez tint à remercier l'évêque de sa haute bienveillance et il le fit en ces termes :

Monseigneur, Messieurs,

« Ce modeste déjeuner de campagne donné en votre honneur n'a d'autre but que de vous montrer la satisfaction que tous nous éprouvons de vous voir ainsi que vos missionnaires au milieu de nous.

La présence d'un envoyé de S. S. le Pape à *San Martin de los Andes* produira de grands résultats dans ces Territoires du Sud, et tous

cord toujours parfait des officiers, à la prospérité de la République Argentine et à la fidélité de ses soldats.

Avant de quitter *San Martin* l'évêque revint encore une fois au quartier militaire et y célébra la sainte Messe dans une modeste chapelle que les soldats y avaient improvisée. Il administra la Confirmation et distribua la sainte Communion à plusieurs d'entre eux parfaitement préparés.

Il m'est impossible de décrire ici les nombreux égards qu'eut le Colonel pour Monseigneur, mais je dois signaler cette délicate



Mgr Cagliero accompagné par l'Etat-Major de la garnison de San-Martin.

les hommes de cœur, passionnés pour la cause de la civilisation, sauront en estimer le prix à sa juste valeur et béniront votre nom. Cette bénédiction épiscopale que vous avez donnée aujourd'hui à toute cette contrée, confirmera encore davantage les indiscutables droits que la République Argentine a sur elle. C'est une terre Argentine et elle le restera.

Messieurs, debout ! Je vous propose de lever vos verres et de boire à Monseigneur Cagliero l'apôtre de la civilisation. Je fais des vœux pour que le Tout Puissant lui accorde bonne santé et longue vie pour le bien des âmes et de l'humanité »

Monseigneur lui répondit par quelques phrases empreintes de la plus affectueuse cordialité et but à la santé du Colonel, à l'ac-

attention de lui choisir comme escorte d'honneur notre compatriote le lieutenant Brunetta d'Usaux et de l'installer dans sa propre demeure.

Au dernier soir de notre séjour il donna encore une nouvelle preuve de son affectueuse reconnaissance pour Monseigneur en faisant illuminer tout le quartier militaire. Disons de suite que toute la ville voulut aussi concourir à cette illumination, en faisant tirer un superbe feu d'artifice à la grande stupéfaction des Indiens. Pendant ce temps la Musique nous régala d'un concert, composé pour la plus grande partie, de morceaux de maîtres italiens.

Enfin le lendemain, en la solennité de St Joseph, Monseigneur célébrait la sainte Messe, bénissait une dernière fois avec toute l'ef-

fusion de son cœur attendri cette bonne population et quittait *San Martin de los Andes*.

Le Colonel, l'aumônier militaire et tous les officiers à cheval nous accompagnèrent jusqu'à la délicieuse plaine du *Maipú*, où se firent les adieux les plus chaleureux, et nous

continuâmes vite notre route vers *Junin de los Andes* afin d'y commencer le plus tôt possible une importante mission au milieu des Indiens de la grande tribu de *Namuncurá*. Ce sera le sujet de ma première lettre.

(A suivre).

CHRONIQUE SALÉSIENNE

ROME

Funérailles solennelles de Léon XIII

Le jeudi, 23 juillet, la dépouille mortelle de Léon XIII fut descendue en grande pompe de la salle du Trône, où elle était exposée dans la basilique Saint Pierre, en la chapelle du Saint-Sacrement, où elle fut immédiatement visitée par la foule des fidèles.

Le lendemain de grand matin la foule commença à se masser sur la place Saint Pierre et à 5 heures, aussitôt que les portes furent ouvertes, une véritable trombe humaine s'engouffra sous les portiques pour gagner ensuite la grande nef.

A partir de ce moment le flot ne cessa de couler vers le Vatican et de là dans Saint Pierre devant les restes mortels de Léon XIII.

Les fidèles, en défilant devant le corps du Pape, se montraient fort émus. Malgré le mouvement incessant, un recueillement solennel planait sur les visiteurs, qui silencieux, s'inclinaient profondément, n'ayant pas le temps de s'agenouiller et de prier devant les restes du Pontife.

On remarquait dans le défilé de très nombreux pères et mères de famille conduisant leurs petits enfants au nombre quelquefois de quatre ou cinq, désireux de les faire participer à l'hommage public du peuple de Rome.

Toutes les classes de la société, plébéiens et patriciens, ouvriers, prêtres, religieux, religieuses, prélats étaient confondus dans un commun sentiment de deuil chrétien.

Le spectacle était véritablement imposant et fréquemment émuant à la vue de toutes ces mains s'efforçant au passage d'effleurer seulement les mules qui chaussent les pieds du Pape avec les chapelets et les médailles.

Rien que pour la matinée du 24 juillet on évalue à plus de 100,000 le nombre des fidèles venus à Saint Pierre.

Il en fut de même pour le jour suivant.

L'exposition du corps qui dura deux jours et demi ne donna lieu à aucun incident. A midi on fit évacuer la basilique, et le soir, portes closes, eut lieu la sépulture.

Furent admis le corps diplomatique, le patriarcat romain et un petit nombre d'invités. A cet effet, des tribunes avaient été érigées près de la chapelle du chœur des chanoines.

En chape noire et précédé du clergé de la basilique et du chapitre, le cardinal Rampolla, cardinal archiprêtre de Saint-Pierre, se dirigea vers la chapelle du Saint-Sacrement. Pendant que les chœurs faisaient entendre le *Miserere*, le corps toujours revêtu des ornements pontificaux, fut déposé dans le premier cercueil, en bois de cyprès. Le majordome et le comte Pecci couvrirent le visage du Pape d'un voile blanc; à son tour le maître de chambre couvrit les mains. Le majordome plaça ensuite aux pieds du corps trois bourses de velours, renfermant les spécimens des médailles d'or, d'argent et de bronze frappées sous le pontificat de Léon XIII. Ces médailles, rappellent les principaux actes du Pape et se distribuent chaque année le jour de la Saint-Pierre.

Enfin tout le corps fut recouvert d'un drap rouge frangé d'or; on déposa dans le cercueil une sorte de rouleau de métal renfermant un parchemin qui porte la biographie du Souverain Pontife.

Les *Santi Petri* placèrent le couvercle et le visèrent, pendant que le notaire du chapitre dressait l'acte de remise du cadavre et en donnait lecture.

Le camerlingue, le majordome, l'archiprêtre de la basilique, le chapitre apposèrent leurs sceaux sur ce cercueil, et une plaque y fut fixée, indiquant le nom et l'âge du défunt, les années de son pontificat et le jour de son décès.

Le cercueil de cyprès fut ensuite renfermé dans deux autres et le corps transporté dans le *loculus* élevé, servant de tombe provisoire aux Papes.

Le corps du Souverain-Pontife restera un an dans cette sépulture provisoire. L'année écoulée, il sera transporté au lieu de sépulture définitive choisi par le Pape, dans un monument que les cardinaux qu'il a créés élèveront à sa mémoire. On sait que Léon XIII a choisi pour le lieu de sa sépulture définitive l'église Saint-Jean de Latran.

Le mardi suivant, après une réunion secrète préparatoire tenue à 10 heures, le Sacré-Collège célébra à la chapelle Sixtine, au Vatican, le pre-

mier des trois services funèbres pour le Pape défunt. Les deux autres furent célébrés les mercredi et jeudi.

Assistaient à la cérémonie 52 cardinaux, le corps diplomatique d'une façon officielle, le grand-maître de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem, les membres de la noblesse, et un très petit nombre de personnes admises avec des billets spéciaux.

Les gardes nobles faisaient le service d'honneur au Sacré-Collège. Au milieu de la chapelle on avait élevé un catafalque magnifique et artistique, surmonté de la tiare pontificale, ayant aux quatre côtés des inscriptions latines, rappelant les vertus du défunt et entouré d'un grand nombre de cierges allumés.

Aux quatre angles, la faction d'honneur était faite par quatre gardes nobles en petite tenue, l'épée renversée. La messe fut dite par le cardinal Serafino Vannutelli. Après la messe les cardinaux Agliardi, Vincent Vannutelli, Satolli et Richard, revêtus des habits sacerdotaux, donnèrent l'un après l'autre l'absoute au tombeau.

L'abbé Perosi dirigeait la maîtrise qui exécuta la musique classique du *Dies iras* et celle du *Libera me*, composée par lui.

Le même jour, un service solennel pour le repos de l'âme de Léon XIII fut célébré par les soins de l'ambassade de France près le Saint-Siège en l'église Saint-Louis-des-Français. L'église était magnifiquement tendue de noir. Un riche catafalque, surmonté d'une tiare, avait été élevé au milieu de l'église. L'archevêque de Chambéry officia et donna l'absoute. Aucun cardinal ne pouvait le faire pendant la vacance du Saint-Siège.

L'ambassadeur de France, ainsi que tout le personnel de l'ambassade en grand uniforme, assistait à la cérémonie.

TURIN

Fête de notre vénéré Supérieur Général Don Rua.

Dans la soirée du 23 juin dernier les portes de la grande salle du Congrès, fermées depuis longtemps se rouvraient pour donner passage à de nombreux Coopérateurs salésiens, à la grande famille de l'Oratoire du Valdocco et aux représentants des Oratoires les plus voisins réunis comme tous les ans pour offrir à notre cher Supérieur Général leurs souhaits de bonne fête.

Il est presque inutile de dire que les doux souvenirs des récentes fêtes du Congrès et du Couronnement furent évoqués en cette circonstance soit par Don J. B. Lemoyne dans une hymne

émue que fit encore ressortir davantage la musique du chevalier Dogliani, soit par Don Novasio qui fut l'interprète heureux des sentiments de tous les confrères, soit enfin par les différents délégués de chacun des Oratoires. Au cours de cette réunion de famille deux délégués de la ville de Castelnuovo d'Asti vinrent déposer entre les mains de Don Rua un riche parchemin sur lequel avait été artistiquement transcrite la relation d'une séance du conseil municipal de cette cité. Au cours de cette séance, les conseillers, avaient décidé à l'unanimité des voix, et par acclama-



Indiens de la tribu de Curuhinca.

tion, d'accorder à Don Rua le titre de citoyen honoraire de la ville de D. Bosco.

La fête du lendemain fut sous tous rapports vraiment magnifique. Les deux messes de Communion générale furent dites l'une par notre vénéré Supérieur Général, l'autre par Mgr Cagliero qui lui aussi porte le glorieux prénom de Jean-Baptiste. La Grand'Messe solennelle fut célébrée par D. J. B. Francisca. Aussitôt celle-ci terminée le groupe si nombreux des Anciens Élèves était reçu au grand portail de l'Oratoire par la musique instrumentale qui les conduisait dans la salle du théâtre pendant que tous les enfants de la maison rangés sur deux files applaudissaient sur le passage. Le Révérend Don Sala, du Séminaire de Casal prend alors la parole au nom de tous et exprime à Don Rua les vœux que les

Anciens forment pour lui et pour l'Œuvre de Don Bosco qu'il continue si bien à développer. On présente alors au bon Père le cadeau traditionnel: cette année les anciens élèves offrent une chape très riche, toute soie et or.

Nous entendons aux vêpres le Panégyrique de S. Jean Baptiste fait par D. Pentore puis nous assistons à la bénédiction solennelle du T. S. Sacrement donnée par S. G. Mgr Cagliero.

Dans la soirée, vers 7 heures, eut lieu une nouvelle séance académique, pour solenniser l'anniversaire de la fête de D. Bosco. Après une cantate, paroles de D. Lemoyne et musique du maestro Dogliani, l'avocat Bianchetti nous entretient dans un discours de haute éloquence, de notre vénéré fondateur dont il nous retrace magistralement le portrait, le rehaussant de détails et d'épisodes inédits et charmants.

Nous espérons que les lecteurs du *Bulletin* auront un jour lire ces belles pages inspirées par l'affection la plus filiale et la plus reconnaissante. — D. Cerruti adresse un simple salut à D. Bosco, mais comme il nous est doux d'entendre cet aimable supérieur qui connaît si bien D. Bosco et sait si parfaitement traduire les pensées de ce bon Père. Après l'exécution, toujours heureuse, de différentes compositions musicales nous ne pouvons oublier la romance du *Petit Ramoneur*, qui attira bien des larmes, et l'audition de plusieurs pièces littéraires, D. Trione donna lecture des différents télégrammes qui apportent à Don Rua de tous les points de la terre, les souhaits de la nombreuse famille salésienne.

Vivement touché de ces démonstrations d'amitié de la part des Coopérateurs et des témoignages de piété filiale de ses enfants salésiens, Don Rua répond en exprimant à tous sa profonde reconnaissance et en nous assurant tous de sa grande affection et de son paternel dévouement.

Notre-Dame Auxiliatrice — Service funèbre pour Sa Sainteté Léon XIII.

Le jeudi 6 août, avait lieu dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice le service funèbre célébré à la mémoire du vénéré et regretté Souverain Pontife Léon XIII, le premier Coopérateur salésien, le Pape du Couronnement de Marie Auxiliatrice. L'église bien que grande était trop étroite pour contenir tous ceux qui avaient voulu s'associer à l'hommage des Salésiens et de leurs Coopérateurs. La décoration du Sanctuaire était vraiment imposante. Le tableau de la Vierge Auxiliatrice disparaissait sous une immense tenture drap d'argent sur laquelle se détachait une très grande croix. Au milieu de l'église se dressait un catafalque monumental supportant un sarcophage et la tiare, entouré de deux rangs de cierges, tandis qu'aux quatre extrémités brûlent des torches à la flamme vive. Nous remarquons dans l'assistance tout autour du catafalque les membres du Chapitre supérieur de la Pieuse Société salésienne, les représentants des divers ins-

tituts de la ville, des comités des coopérateurs, des dames Patronesses, des Sœurs de Marie Auxiliatrice, de l'union primaire des Anciens élèves, du comité salésien de la Lombardie, du Séminaire de Casal, etc.

La messe fut célébrée par D. Rua notre vénéré Supérieur Général, et Mgr Cagliero y assistait pontificalement. Pendant l'office, la maîtrise exécuta avec une véritable perfection les chants liturgiques. L'impression saisissante qui résultait de leur audition ajoutait encore à la majesté de la cérémonie.

À la fin de la messe D. Francesia monta dans la chaire revêtu comme toute l'église de draperies noires frangées d'argent et lut l'éloge funèbre de Léon XIII, dont il montra toute la grandeur dans ce pontificat de plus d'un quart de siècle et surtout toute la reconnaissance que devaient avoir les Salésiens et tous les Coopérateurs pour les nombreux et insignes bienfaits dont il ne cessa de combler Don Bosco, son successeur, et la Pieuse Société Salésienne tout entière.

Les cinq absoutes prescrites par la liturgie furent données par les Révérends curés de Saint Joachim, de Notre-Dame du Carmel et de Saint Donat, par Don Rua et enfin par S. G. Mgr Cagliero.

La cérémonie prenait fin un peu après midi et la foule se retirait profondément émue.

Lombriasco. Fête du Sacré-Cœur.

Durant tout le mois de mai et surtout en cette année où Léon XIII, de vénérée mémoire avait encore ajouté à toutes ses autres faveurs en accordant aux Fils de Don Bosco le couronnement de l'Image de leur bonne Mère Marie Auxiliatrice, les Novices de Lombriasco avaient montré leur générosité et leur ferveur envers le T. S. Vierge. Non contents de l'invoquer dans leur gracieuse chapelle du Noviciat, ils s'étaient rendus en pèlerinage au Sanctuaire du Valdocco pendant les jours qui suivirent la solennité du Couronnement et ils avaient rehaussé par leur précieux concours les cérémonies de la fête de l'Ascension. La date du 21 mai 1903 restera profondément gravée dans le cœur de tous, mais plus particulièrement des deux jeunes gens qui eurent le bonheur de dépouiller devant l'autel de Marie l'habit séculier pour revêtir la soutane que bénit notre vénéré supérieur Don Rua.

Mais au mois de mai succédait le mois de juin, et les nombreux témoignages d'affection qu'ils avaient déposés aux pieds de Marie, ils tenaient à les placer dans le Cœur de son divin Fils. Aussi ne doit-on pas s'étonner du concours de prières ferventes, de chants ravissants que chaque soir ils offrirent au Sacré Cœur de Jésus. Chaque soir aussi un jeune clerc dans une instruction courte mais très émue, inspirait à ses confrères une plus grande dévotion à ce divin Cœur qui a tant aimé les hommes et les exhortait à un plus grand zèle pour répandre cette dévotion, pour s'en faire les apôtres. La solennité du Sacré-Cœur

était fixée au 19 même, et Mgr Cagliero devait la présider. Hélas! le vaillant missionnaire se vit obligé de partir pour Rome où l'appelaient d'urgentes affaires. La fête fut donc renvoyée au 9 juillet et l'Oratoire Saint Jochim eut l'investissable bonheur de posséder D. Rua.

Une neuvaine préparatoire nous avait amenés aux premières vêpres de cette belle fête, et pendant toute cette dernière journée, la communauté se montra très affairée dans les préparatifs extraordinaires qui transformèrent la maison, les cours et le jardin. Partout des drapeaux, des oriflammes, des écussons, des guirlandes de feuillage et de mousse, et par dessus tout, tout en haut d'un gigantesque châtaignier flotte l'étendard du Pape, tandis que sur le toit de l'Oratoire se balance le drapeau national portant au milieu l'emblème du Sacré-Cœur.

Vers 8 h. $\frac{1}{2}$ nous voyons apparaître Don Rua et je renonce à décrire la réception qui lui est faite. Tous essayent de l'approcher, de saisir une de ses mains et de la baiser respectueusement; et lui a pour tous, pour chacun, une douce parole qu'il accompagne de son sourire si paternel. Il est tard, mais le bon Père ne veut pas nous quitter sans nous donner un petit souvenir. Il nous adresse donc le petit mot du soir: « Prenez, nous dit-il, la résolution d'enlever chacun une épine de la cruelle couronne qu'a porté notre divin Sauveur, en vous imposant une légère mortification, en vous imposant quelque petit sacrifice, et sachez bien que Jésus ne se laissera pas vaincre en générosité ».

C'est Don Rua qui le lendemain célèbre la messe de communauté, et avant de distribuer la sainte Communion il nous rappelle combien Jésus se plaît à reposer dans les cœurs purs.

A 9 heures Grand'Messe solennelle, chantée dans le plus pur chant grégorien. Puis notre vénéré Supérieur entonne le *Veni, Creator Spiritus*, répété par tout le chœur et il procède à l'imposition de la soutane à deux novices dont le bonheur ne peut se traduire. Après quelques recommandations faites aux nouveaux lévites du Seigneur, D. Rua s'adresse à toute la Communauté et demande pour elle au Sacré-Cœur ce que Saint Paul demandait au Seigneur pour les fidèles d'Éphèse: qu'ils soient à jamais remplis de la plus suave humilité, et de la plus ardente charité.

A quatre heures avait lieu dans le vestibule de l'Oratoire artistiquement transformé en un merveilleux salon où la statue du Sacré-Cœur occupe la place d'honneur, une séance académique. Cantiques, chants gracieux, compositions littéraires et

déliçates en toutes langues s'unirent pour célébrer le divin Cœur de Jésus. Cette séance parfaitement organisée reçut un digne couronnement dans les quelques mots que laissa tomber de son cœur notre bon Père. Il nous montra les bienfaits du Cœur de Jésus qui sait toujours tirer le bien du mal, qui ne châtie que pour relever, et dont le règne s'établira solidement et partout, malgré les méchants et aussi grâce à eux. Il nous exhorta à faire régner Jésus dans nos cœurs pendant ce saint temps que nous passons au Noviciat, afin de contribuer plus tard à répandre cette dévotion et à l'augmenter dans les âmes qui nous seront confiées par la divine Providence.

Vers 6 heures, alors que les vêpres venaient de s'achever commence dans la cour et le jardin une



Oratoire salésien de Lombriasco.

magnifique procession du Très Saint Sacrement qui se termine à la chapelle par la Bénédiction solennelle de Jésus-Hostie.

Une seconde procession a lieu dans la soirée, mais celle-ci aux flambeaux. Hélas! cette relation est déjà bien longue et ne me permet pas de décrire ici le splendide spectacle que présentaient ces deux files de Novices s'avancant à travers des allées tracées par des milliers de verres de toutes couleurs, portant eux-mêmes une lanterne vénitienne et une modeste fleur. Je me contenterai de dire que parvenus au fond du jardin au chant des hymnes sacrés et de cantiques en toutes langues, chacun des Novices plaça sur un autel richement décoré et brillamment illuminé, selon la recommandation qui leur avait été faite la veille par D. Rua, la fleur qu'il portait et prit en échange une des épines qui formaient une grande couronne déposée sur l'autel.

Que le divin Cœur de Jésus continue à protéger son Noviciat de Lombriasco où il se sait adoré, aimé et vénéré.

Goritz — Bénédiction de la première pierre du nouveau Collège Saint Louis.

Monseigneur Jordan, Prince-Archevêque s'était réservé l'honneur et le plaisir de procéder à la bénédiction de la première pierre du nouveau Collège Saint Louis. Cette cérémonie a eu lieu le lundi de la Pentecôte en présence de beaucoup de membres du haut Clergé et d'une grande affluence de Coopérateurs et de Coopératrices.

Florence.

C'est le Cardinal Svampa lui-même qui de Bologne s'est rendu ici pour bénir la première pierre de l'église de la Sainte-Famille. Il était entouré des Evêques de Fiésole, du Val d'Elsa, de l'Abbé mitré des Bénédictins de Florence, de beaucoup de chanoines et d'autres membres du clergé. Don Rua y assistait ayant auprès de lui notre Procureur Général à Rome D. Marengo et Don Bussi, inspecteur des maisons salésiennes de la Ligurie et de la Toscane. Le vénéré archevêque de Florence était malheureusement retenu dans son palais épiscopal par une violente maladie que nous espérons voir bientôt disparaître.



NAZARETH

(Lettre de D. Athanase Prun, directeur de l'Oratoire de Jésus adolescent).

Nazareth est une bourgade assise sur les versants d'une large et profonde entaille des montagnes de la Galilée. Sa population s'élève présentement à environ 10.000 h. Il est probable qu'elle n'en comptait guère que trois à quatre mille au temps de l'Évangile; la preuve en est qu'elle n'avait qu'une seule synagogue. Ses maisons comme dans tous les villages orientaux sont construites sans style, et à part deux ou trois rues étroites appelées *bazards* elles sont disséminées sans ordre. Vues de quelques distances, chacune d'elles ressemble à un cube de pierres blanches, percé d'une porte et de quelques rares fenêtres. Dans leur voisinage elles ont un *Taboun* espèce de petit dôme fait de terre grasse et de paille hachée, dans lequel on cuit les galettes de pain sous la cendre; les moins pauvres ont une étable, et une haie de cactus leur sert de clôture. Des oliviers, de amandiers, des orangers et surtout des figuiers achèvent le tout et forment un encadrement plein de silence et de mystère.

L'horizon de la petite cité est étroit pour celui qui la contemple du bas de la vallée; mais si l'on gravit l'un des sentiers qui serpentent aux

flancs des collines sur lesquelles s'étagent les habitations, on ne tarde pas à jouir de la plus belle perspective. De leurs sommets en effet le regard plonge de tous côtés dans un horizon qui semble sans limite. On voit d'abord à l'est le Mont-Thabor qui dresse au loin sa cime mystérieuse, au sud l'immense plaine d'Esdrélon avec Naïm et le petit Hermon; au sud-est le Mont Gelboé; Zeraïm et Djenine; au sud ouest, la chaîne du Carmel avec ses puissants souvenirs; au nord-ouest Sépharîa, St Jean d'Acre, et enfin au nord la ville de Saphed et le grand Hermon.

Si, laissant l'ascension de ces sommets pour un autre jour, nous nous avançons de quelques pas par l'étroit chemin qui monte devant nous, l'une des premières maisons que nous rencontrons — car elle est presque au bas de la colline — c'est celle de Joseph le charpentier. Cette maison longue de dix mètres environ et large de quatre, est placée transversalement à la colline. Ces murs faits de terre grasse et de paille hachée, sont revêtus d'une couche de chaux dont la blancheur est éblouissante. Le toit qui termine cette petite construction d'un seul étage est en forme de terrasse. Car en Orient, chaque famille, la nuit venue, aime à se réunir sur cette plateforme pour les entretiens du soir, et surtout pour la prière au Dieu, dont les étoiles disent le nom et le profond azur l'infinie puissance.

Mais la maison que nous apercevons n'est pas toute l'habitation. Ainsi que cela se voit souvent en ces contrées, la roche de la colline a été entaillée et deux excavations y furent pratiquées, qui forment maintenant des chambres. La tradition attribue à Marie la plus grande des ces deux pièces: sa longueur est de cinq mètres et sa largeur de deux mètres et demi. Elle reçoit le jour par une porte qui la met en communication directe avec le dehors. La seconde pièce est contiguë à la première, mais profondément enclavée dans la roche elle ne reçoit aucune lumière de l'extérieur.

Après ce premier et rapide coup d'œil jeté sur l'humble maison, franchissons-en le seuil. Là aucun luxe, mais une extrême simplicité. Ce qui est nécessaire, rien de plus.

Dans la pièce où nous entrons d'abord, quelques escabeaux de bois, une lampe de terre cuite, des vases d'argile, quelques plats de bois, une meule à main pour écraser le froment, un boisseau pour recueillir la farine.

Dans les deux autres pièces, une natte, quelques peaux de brebis, un coussin pour le sommeil, et comme ameublement un coffre de bois qui contient les vêtements. Et c'est là que pendant près de trente ans, voulut vivre le Fils de l'Éternel! C'est sur cette natte qu'il s'étendit chaque nuit quelques heures pour reposer ses membres fatigués comme les nôtres! C'est dans cette grotte, dont la vue évoque par avance la pensée de celle de Gethsémani que durant tant d'années — peut-être de longues heures chaque nuit — agenouillé sur le sol, les mains jointes, les yeux vers le ciel, Il pria, Il pleura, disant à son Père: « Mon Père, que votre volonté se fasse et non la mienne. Je boirai le calice de votre colère jusqu'à ce qu'il

soit épuisé. Moi j'en mourrai, mais eux que vous m'avez donnés pour frères, ils vivront!» Ah! sans doute devant de telles réalités notre pauvre raison succombe!

Mais après tout, quand c'est un Dieu qui aime, pourquoi n'aimerait-il pas jusqu'à de tels excès?

Aussi qui ne s'associerait à ce cri d'enthousiasme échappé comme malgré lui, des lèvres d'un des grands impies du siècle qui vient de finir (1). « Si jamais le monde resté chrétien arrive à une notion meilleure de ce qui constitue le respect des origines, et veut posséder d'authentiques lieux saints, c'est sur cette hauteur de Nazareth qu'il bâtit son temple. Là, au point d'apparition du christianisme et au centre d'action de son fondateur, devrait s'élever la grande église, où tous les chrétiens pourraient prier. Là aussi sur cette terre où dorment le charpentier Joseph et des milliers de Nazaréens oubliés qui n'ont pas franchi l'horizon de leur vallée, le philosophe serait mieux placé qu'en aucun lieu du monde pour contempler le cours des choses humaines, se consoler de leur contingence, se rassurer sur le but divin que le monde poursuit à travers d'innombrables défaillances et nonobstant l'universelle vanité. »

Lisons maintenant les belles lignes que traçait naguère un écrivain chrétien après plusieurs voyages à Nazareth (2).

Jésus le Nazaréen.

« Oui, Nazareth fut son ingrate mais chère patrie. Il n'y est pas né, Il n'y est pas mort. Il n'y a presque pas opéré de prodiges, mais il y a passé les longues années de sa vie, plus de vingt huit ans sur trente-deux et demi. C'est assez pour que dans l'histoire il ait gardé indissolublement uni au sien, le nom de sa ville-patrie.

» A Nazareth, parmi les aimables jeunes filles avait vécu, belle des plus exquis vertus, la Vierge Marie qui fut sa mère.

« A Nazareth un jour était descendu l'Ange de la grande nouvelle apportant les propositions du ciel. Marie les avait accueillies, l'Esprit Saint l'avait enveloppée de son ombre et Jésus fut conçu.

« A Nazareth Joseph avait généreusement accepté de sauver l'honneur de la mère et de l'enfant, en devenant désormais la providence des deux êtres exceptionnels qui lui étaient confiés.

» A Nazareth dans un berceau fruste comme ceux que nous y avons vus, Jésus enfant trouva la continuation de la crèche de Bethléem....

» A Nazareth, il a entendu sur les lèvres de Marie, des berceuses comme celles qu'on y chante encore et bien des fois, il a fermé ses petits yeux couleur d'azur sous le rythme lent et cadencé de ces naïves chansons.

» A Nazareth il a commencé d'exciter l'admiration des hommes par sa grâce, son intelligence et ses précoces vertus.

» A Nazareth, sur le chemin de la fontaine,

vêtu d'une blanche tunique et souriant sous le gracieux *Couffich* aux voyantes couleurs, donnant la main droite à sa mère et ramenant la gauche vers la ceinture bleue qui serrait sa taille frêle, précipitant ses petits pas, il a souvent suivi Marie. On disait en les voyant passer : « Heureuse femme et aimable enfant! »

» A Nazareth devant ses parents qui l'admiraient, il a formulé ses premières prières et rendu ses premiers hommages au Père céleste.

» A Nazareth sa frêle voix d'enfant a commencé de chanter dans la synagogue les psaumes et les bénédictions des Prophètes, avec ces aspirations sublimes que nul ne soupçonnait et que d'ailleurs nul n'aurait pu comprendre.

» A Nazareth, il a rompu et mangé le pain de la pauvreté sur la modeste natte de paille, il a bu dans la gorgoulette l'eau de la source où nous avons bu nous-mêmes, il a mangé le poisson desséché du lac, les herbes amères de la plaine, les olives de la vallée, les figues sèches, le lait caillé, les lentilles, le blé concassé, les fèves et les lupins que les artisans nazaréens y mangent encore.

» A Nazareth, il a dormi durement étendu sur le sol, les meilleures nuits de sa vie, dans la maison de paix et de bénédiction qu'habitaient Joseph le Juste et Marie la Vierge, l'un et l'autre amis du ciel.

» A Nazareth dans un atelier de charpentier les mains du divin ouvrier se sont meurtries comme celles des enfants du pauvre peuple au dur manœuvre de l'outil pour faire des charrues, des jougs, des utensiles de toute sorte, qu'il vendait pour nourrir sa mère après la mort de Joseph.

» A Nazareth, il est allé sur les montagnes, après le long travail de la semaine, respirer l'air embaumé du ciel, s'asseyant quelquefois au milieu de ses compagnons qu'il étonnait par sa sagesse, ou bien s'éloignant pour vivre de la vie la plus élevée de l'âme et converser seul à seul, avec Celui dont il venait établir le royaume ici-bas.

» A Nazareth enfin, il a laissé ses parents qui, dans leurs veines portent encore le sang qu'il tenait Lui-même de sa Mère, car les Nazaréennes se disent cousines de Marie.

Et après cela nous n'aurions pas le culte sacré de Nazareth!

(A suivre)

LIVRES offerts gracieusement à notre Direction :

Lettres spirituelles de Bossuet, extraites de ses œuvres. 2^e édition. Un volume in-2. Prix : 2 fr. Téqui, 29, rue de Tournon, Paris.

Dans ces lettres, c'est le prêtre qui parle. Et la langue qu'il parle a toutes les effusions, tous les abandons de celles de saint Bernard et de saint François de Sales. On s'étonne, on demeure ravi de rencontrer tant de charme et tant de grâce sous la plume d'un prélat vieilli dans les luttes qui intéressaient l'unité, la doctrine et la défense de l'Eglise.

Les « Lettres Spirituelles » achèvent le portrait de Bossuet, tel qu'il doit être présenté aux yeux de la postérité. L'ascétisme de Bossuet, c'est une âme mise

(1) Renan, *Vie de Jésus*.

(2) Mgr. C. Camus.

À découvert, c'est une direction sage, éloignée de tout excès; c'est pour toute âme qui veut avancer dans la vertu ou en indiquer la route aux autres, une lecture réconfortante, une lumière infaillible et sûre.

Études. — 5 Juillet: Pourquoi faire de la métaphysique? *Louis Baillet*. — La persécution religieuse. Première partie: Les Étapes, *Joseph Burnichon*. — Une controverse au début du XVII^e siècle. *Joseph de la Servière*. — Terre d'épopée: Burgos et le Cid, *Pierre Suau*. — Shakespeare ou Bacon? *J. Boubée*. — Bulletin scientifique, *Auguste Béranger*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

Études. — 20 Juillet: Le dedans et le dehors chez les jeunes gens de Tolstoï, *Benoit Émonet*. — La persécution religieuse. Deuxième partie: Les Auxiliaires, *Joseph Burnichon*. — Le livre jaune, *Paul Duden*. — Poètes d'aujourd'hui, *Henri Brémont*. — « Esquisse psychologique des peuples européens », *Lucien Roure*. — Une nouvelle histoire de Rome et des papes au moyen-âge, *Joseph Delarue*. — Un spécimen de théologie historique, *Antoine Valmy*. — « Louis XIII, d'après sa correspondance avec le cardinal de Richelieu », *Henri Chérot*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 mai au 15 juillet 1903

France



ST-BRIEUC: R. P. Loyer, Mariate, *Océante*.

— M. l'abbé Vieloup, recteur, *Grâces-Uzel*.



BESANÇON: Sœur Marie Frédéric Bergez, *Lure*.

ORLÉANS: Sœur Louise de Sales Couteau, de la Visitation, *Orléans*.

— Sœur Françoise Magdeleine Simonnet, de la Visitation, *Orléans*.



CAMBRAI: M^{me} veuve Rolland, *Valenciennes*.

— M^{me} veuve Sénéchal, née Eugénie Flour, *Lille*.

FRÉJUS: M^{me} la Vicomtesse de Boustetten, *Hyères*.

DJON: M^{me} la Vicomtesse de Saint-Seine, *La-marche*.

LYON: M^{lle} Elise Catelan, *Saint-Etienne*.

MARSEILLE: M^{lle} Irma Giraud, *Marseille*.

LE PUY: M. le Baron Charles de Croze, *Chassagne*.

SAINT-BRIEUC: M^{me} veuve Loyer, *Hengoat*.

SAINT-DIÉ: M^{me} veuve Charles Ancel, *Épinal*.

TOULOUSE: M. Hédin, *Toulouse*.

ROMANS: M. Emile Clément, *Romans*.

— M^{me} Fayet, *Romans*.

— M. Marius Legrand, *Romans*.

— M^{me} Seyvet, *Romans*.

— M^{me} veuve Simien, *Romans*.

VIVIERS: M^{me} la Comtesse de Bottu de Perrière, *Saint Jean de Muzols*.

Autres Pays



ALSACE-LORRAINE: M. l'abbé V. Bernard, curé de *Dommenheim*.

LIÈGE: M. l'abbé Desouay, *Saint-Trond*.

BRUXELLES: Sœur Marie de Koker, des Chanoines de St Augustin, *Berlaymont*.

— Très Révérende Mère Anna Houlné, Supérieure Générale des Sœurs de la Providence, *Saint-Jean de Bassel*.



LIÈGE: M^{lle} Adèle Fabri, *Liège*.

— M. J. H. Versie, *Liège*.

— M^{lle} Mawet, *Liège*.

— M. J. M. R. Nagant, *Liège*.

— M^{lle} Philomène Deldine, *Moresnet*.

— M^{me} veuve Hubens, *Angleur*.

— M. Fr. P. Boux, *Rosoux*.

— M. Ch. Léonard, *Liège*.

— M^{lle} A. Burnay, *Liège*.

— M. L. Couvreur, *Kœkelberg*.

— M^{me} veuve Lemoine, *Bastogne*.

— M^{me} veuve Pirlot, *Liège*.

— M. Joseph Lambert, *Verviers*.

— M. H. Delcommune, *Eaneux*.

— M. Fernand Clerdent, *Liège*.

— M. G. Wéry, *Bellaire*.

— M^{lle} Busin, *Wavrielle*.

— M^{me} veuve de Modave de Mnsognes, *Assesse-Namur*.

— M. le chevalier de Grady de Horion, *Hozemont*.

— M. R. C. R. Ghislain, *Thielt*.

— M. Belpaire, *Liège*.

— M^{lle} Breuls, *Liège*.

— M. le Baron Alexandre de Dvetingeni, *Namur*.

CANADA: M. Charles Dumay, *Saint-Lazare*.

ITALIE: M. J. B. Perruchon, *Champorcher*.

— M. et M^{me} Guichardaz, *Corgné*.

— M^{me} Mélanie Bochet, *Corgné*.

— M^{lle} Emerentienne Gillavod, *Corgné*.

— M. César Savin, *Corgné*.

— M^{me} Isabelle Buthier, *Corgné*.

SWISSE: M^{me} Allier, *Genève*.

Pater, Ave, Requiem.

Avec perm. de l'Aut. ecclésiast. — Gérant: JOSEPH GAMBINO
1903 — Imprimerie salésienne.